

POUR UNE REDÉFINITION DU PHONÈME:

ANALYSE SOCIO-ÉCOLINGUISTIQUE DU

PHONÈME FRANÇAIS R.

LE CAS DES IMMIGRÉS FRANCOPHONES

DU CAMEROUN EN AFRIQUE DU SUD

Par

Marie Louise Liliane Yemdam Nguetchom

Superviseur :

Prof. Léopold Peeters

Présenté en vue de l'obtention de la

MAITRISE EN FRANÇAIS (SOCIOLINGUISTIQUE)

Département des Langues Modernes Européennes – Faculté des Humanités - Université de Pretoria

Octobre 2005

DÉDICACE

A mes géniteurs qui ont dû se sacrifier pour orienter mes pas. Ils m'ont offert le meilleur des cadeaux qu'un enfant puisse avoir, en cultivant en moi le sens du sacrifice, le goût du travail, et la crainte de Dieu. L'éducation que j'ai reçue d'eux a fait de moi une adepte du jusqu'aboutisme.

SOMMAIRE

La langue française, comme toutes les autres langues du monde, connaît une évolution remarquable aussi bien en France qu'ailleurs ; évolution que les Sociolinguistes africains ont très souvent considérée comme une forme de dialectalisation de la part des locuteurs.

Or, l'analyse socio-écolinguistique, qui embrasse l'ensemble des activités liées au langage en s'intéressant, non seulement à la langue et ses rapports avec la société et l'environnement linguistique, mais aussi au discours produit dans la communication sociale, intègre les pratiques effectives du langage qui font de la langue un acte circonstanciel et social dépendant des aspirations, perspectives et exigences du sujet parlant.

Avec l'exemple des pratiques du fameux phonème français r, force est de noter qu'il existe bel et bien des normes endogènes du français, mais qu'autour de ces pratiques endogènes, se cache une histoire inéluctable que le socio-écolinguiste doit décoder ; d'où la problématique de la norme linguistique et l'idée d'une re-définition du phonème français.

Cette recherche, plus particulièrement consacrée à l'analyse socio-écolinguistique du concept de changement linguistique, part des bases normatives du phonème r et de ses différents usages par les Camerounais du Cameroun et d'Afrique du Sud pour montrer l'interaction des structures linguistiques, sociales et environnementales impliquées dans ce processus.

Elle aboutit à la conclusion selon laquelle la notion de phonème n'existe qu'à travers les usages du locuteur ; pratiques linguistiques qui doivent être situées dans leur environnement.

Mots clés : Phonème, Sociolinguistique, Socio-écolinguistique, Ecolinguistique, Norme(s), Réseaux sociaux, Hypercorrection, Insécurité linguistique, Représentations linguistiques, Allophone-témoin.

REMERCIEMENTS

Que toute personne qui a contribué, de près ou de loin à la mise en œuvre de ce travail trouve ici l'expression de ma profonde gratitude. En dehors du DIEU TOUT-PUISSANT qui a toujours été ma Force, je tiens à remercier très sincèrement :

- Prof. Léopold PEETERS, mon directeur de mémoire ; et
- Dr. Paul ZANG ZANG, mon ancien directeur de mémoire à l'Université de Yaoundé I,

pour la grande disponibilité de cœur et d'esprit dont ils ont su faire montre, avec tant de constance, à mon endroit ;

- Aux professeurs du Département de Français de la Faculté des Arts, Lettres et Sciences Humaines de l'Université de Yaoundé I, qui ont contribué à ma formation tant intellectuelle que morale ;

Mes remerciements iront également à tous ceux qui m'auront prêté leur concours pour mener à bien le présent travail, en particulier :

- Mes différents informateurs qui, malgré leurs occupations, ont eu la patience et l'amabilité de m'accorder quelques moments de travail, dans leur précieux emploi de temps ;
- Certains de mes aînés et collègues qui n'ont cessé de me prodiguer leurs encouragements, tout en portant une attention critique à mon travail.
- Sorel, Ryan et Ashlyne KETCHA, qui furent si souvent debout à mes côtés, non pas pour que je leur accorde mon attention maternelle, mais pour m'encourager à travailler davantage.

Je ne saurais oublier Dr. Ernest KETCHA, qui, tout au long de mon trajet académique et même vital, n'a cessé de prêcher par l'exemple. Il a été, non seulement le modèle à suivre pour moi, mais aussi un guide, un inspirateur.

MERCI à tous ceux qui ont bâti mes pas, à ceux qui m'ont assisté financièrement, matériellement et moralement, pour l'accomplissement de ce travail de recherche.

TABLE DES MATIÈRES

DÉDICACE.....	II
SOMMAIRE.....	III
REMERCIEMENTS.....	IV
LISTE DES TABLEAUX.....	VI
LISTE DES FIGURES.....	VII
INTRODUCTION GÉNÉRALE.....	1
CHAPITRE I : ESSAI DE SYSTÉMATISATION DU PHONÈME R.....	14
I- DES CARACTÈRES PHONÉTIQUES ET PHONOTAXIQUES DU PHONÈME R.....	16
I.1 DESCRIPTION DU R FRANÇAIS DIT STANDARD.....	16
I.2 IDENTITE PHONOTAXIQUE DU R CHEZ LES CAMEROUNAIS D'AFRIQUE DU SUD.....	22
I.2.1 <i>Le phonème r en position explosive</i>	22
I.2.2 <i>Le phonème r en position implosive</i>	24
II- DES DIFFÉRENTES REALISATIONS DU PHONÈME R.....	28
II.1 ÉVOLUTION PAR CONFUSION PHONOLOGIQUE.....	29
II.2 ÉVOLUTION PAR MUTATION.....	33
II.3 ÉVOLUTION PAR VELARISATION.....	35
II.4 L'AMENUISEMENT DU R IMPLOSIF.....	38
II.5 TENDANCE A LA COLORATION DE LA VOYELLE PRECEDENTE.....	40
CHAPITRE II: POUR UNE ANALYSE SOCIO-ÉCOLINGUISTIQUE DU PHONÈME R.....	44
I- ANALYSE ÉCOLOGIQUE DU PHONÈME R.....	47
I.1 PARLANT DE LA GALAXIE CAMEROUNAISE.....	47
I.1.1 <i>Politique linguistique au Cameroun</i>	47
I.1.2 <i>Un exemple de modèle gravitationnel : la communauté bamiléké</i>	52
I.1.3 <i>Effet de l'écologie sur la langue française</i>	56
II- ANALYSE SOCIOLINGUISTIQUE DE R.....	59
II.1 LE CLIMAT.....	63
II.2 FACTEURS PATHOLOGIQUES.....	67
II.3 LE SEXE.....	67
II.4 L'ÂGE.....	70
II.5 L'ENVIRONNEMENT.....	73
CHAPITRE III : DE L'INTERACTION DES STRUCTURES LINGUISTIQUES ET SOCIALES DANS LES CHANGEMENTS PHONÉTIQUES.....	78
I- LES CATALYSEURS DE L'ÉVOLUTION DU PHONÈME R.....	80
I.1 IGNORANCE DE LA NORME.....	81
I.2 PHÉNOMÈNE DE CONTRE-ACCULTURATION.....	84
I.3 INSECURITE LINGUISTIQUE ET SYSTEME DES REPRESENTATIONS.....	88
II- HYPERCORRECTION : EFFET IMMÉDIAT DE L'ÉVOLUTION DU PHONÈME R.....	94
II.1 HYPERCORRECTION ET TYPE DE DISCOURS.....	96
II.2 HYPERCORRECTION, AGE, SEXE ET CLASSE SOCIALE.....	97
CONCLUSION GÉNÉRALE.....	100
ANNEXES.....	107
I- ANNEXE 1.....	108
II- ANNEXE 2.....	108

LISTE DES TABLEAUX

<i>Tableau 1: Découpage du phonème r en France.....</i>	19
<i>Tableau 2: Classification du phonème r selon MALMBERG.....</i>	20
<i>Tableau 3: Points de ressemblance et de dissemblance entre r et l</i>	30
<i>Tableau 4 : Mode d'acquisition des langues en présence au Cameroun.....</i>	50
<i>Tableau 5: Distribution linguistique en pourcentage des informateurs</i>	54
<i>Tableau 6: Evolution du phonème r selon le milieu</i>	57
<i>Tableau 7: Délimitation par zone de fréquence d'usage du phonème r</i>	58
<i>Tableau 8: Evaluation socio- écolinguistique du phonème r en pourcentage.</i>	63
<i>Tableau 9: Stratification des réalisations du r par saisons.</i>	65
<i>Tableau 10: Stratification par sexe des réalisations du phonème r.</i>	68
<i>Tableau 11: Stratification par tranche d'âge des usages du phonème r.</i>	73
<i>Tableau 12: Réalisations du phonème r par milieu d'acquisition (en pourcentage).</i>	74
<i>Tableau 13: Type d'informateurs et leurs réalisations du phonème r.....</i>	82
<i>Tableau 14: Pratiques, Auto-évaluation et Représentations.....</i>	90

LISTE DES FIGURES

<i>Figure 1: Radiogramme du /R/ apical d'après MALMBERG</i>	17
<i>Figure 2: Radiogramme de l'articulation de trois variantes du /r/ du français de Montréal d'après Claude Tousignant, David Sankoff et Laurent Santerre.....</i>	17
<i>Figure 3: Champ Linguistique des informateurs.....</i>	54
<i>Figure 4: Taux de véhicularité des langues</i>	54
<i>Figure 5: Stratification climatique des réalisations du phonème r</i>	66



INTRODUCTION GÉNÉRALE

L'activité langagière, conçue à des fins de communication, intègre en son sein l'acte de parole, c'est-à-dire l'outil qui permet d'établir le contact avec le monde. Ses manifestations sont de trois ordres : le langage parlé, avec émission de l'acoustique, le langage écrit et le langage par les signes. Que ce soit celui parlé ou écrit, ces deux premiers types amènent le locuteur à concevoir des structures et à opérer un choix à partir du matériel que la langue met à sa disposition. Cependant, le choix de telle structure ou de telle combinaison dans une langue donnée est immanent au locuteur.

A la suite de l'orientation que Ferdinand de SAUSSURE (1985, pp. 105, 108) a faite de la langue en la définissant comme un fait social, une « *institution sociale* », « *un trésor commun déposé dans chaque cerveau individuel* », une conception sociologique de la notion de langue a été élaborée par des linguistes, à l'instar de William BRIGHT (1966, p. 11), qui présente la conception saussurienne en ces termes :

This is the approach which treated language as completely uniform, homogeneous or monolithic [...] in this view, now coming to be recognized as a pernicious one, differences in speech habits found within a community were swept under the rug as "free variation".

C'est dire que la langue est avant tout et surtout un ensemble d'outils que l'utilisateur, de par son appartenance géolinguistique ajuste à ses besoins psychologiques et linguistiques. C'est en ce sens que Pierre GUIRAUD (1969, p. 23) observe que la classe sociale, le mode de vie, l'activité technique et professionnelle, le degré de culture en général constituent des facteurs importants à la différenciation linguistique de chaque milieu.

Or, les variantes et les variétés d'une langue chez des locuteurs appartenant à un même milieu existent, et dépendent des circonstances intra et extra personnelles. Il est donc nécessaire de s'interroger sur l'hétérogénéité des performances linguistiques des individus. André MARTINET (1970, pp. 149-150) déclarait déjà à ce titre que :

« Tout sujet a sa norme linguistique active, qui règle l'emploi qu'il fait de la langue, et une norme passive, beaucoup plus lâche et tolérante ».

Ce qui justifie le caractère individuel et hétérogène de la langue, et partant, de la norme.

Afin d'illustrer les changements que peut subir une langue d'un groupe de personnes à un autre, ou d'un individu à un autre, prenons le cas du français et l'exemple proposé par J. CAPRILLE dans une communication présentée au XIIème Congrès de la Société de Linguistique de l'Afrique Occidentale, à Ife, en mars 1976 et que Emmanuel N. KWOFIE (1977, P.27) cite :

*Moi-là, les aidés, moi pas d'accord, pourquoi, pourquoi moi pas d'accord ?
Toussour, le radio le dit, les Tchadiens le tendé, les aidé engore, le djet, le
prodjet, le djeté, le sous-prodjet, le devant-prodjet, d'arrière-prodjet, le sersé de
l'arsan, le gagné, pas le gagné.*

Dans ce passage dont la compréhension ne peut être complète qu'aux seuls initiés à la variété, nous pouvons relever les modifications suivantes :

- Confusion des genres masculin / féminin : « *le radio* »
- Absence d'auxiliaires être et avoir
- Suppression de morphèmes : (*en*) *tendé* pour « *entendu* »
- Confusion de son 3>s, k>g, ʃ>s, ʒ>dj ...

Ces modifications sont le résultat d'un mécanisme à la fois interne et externe du système qui tient lieu d'interférence des structures endogènes sur les structures exogènes. Ce qui complexifie la notion de norme considérée par DUBOIS et GUESPIN (1994) comme

un système d'instruction définissant ce qui doit être choisi parmi les usages d'une langue donnée si l'on veut se conformer à un idéal esthétique ou socioculturel.

La norme est fondée en ce sens sur une espèce d'unanimité quasi objective rassemblant le plus grand nombre de locuteurs d'une langue, unanimité autour des principes de fonctionnement de la langue. L'objectif étant la pratique d'une langue impersonnelle non marquée par l'origine du sujet parlant, ni du milieu dans lequel il évolue, ni même encore par un certain nombre de paramètres sociologiques. L'usage est ainsi socialement favorisé.

DUBOIS et GUESPIN, dans le même ordre d'idées, décrivent aussi la norme comme «*tout ce qui est d'usage commun et courant dans une communauté linguistique* ».

Sous cet angle, la norme peut s'entendre comme la variété la plus entendue et la plus attendue.

Si la norme suppose ce qui est correct, ce qui est enseigné, admis, conseillé et/ou exigé, c'est qu'il existe une « forme pure », mieux, un « schéma ». Or à côté de cette « forme pure », à côté de ce « schéma », existent bel et bien des usages régis par des raisons proches ou lointaines.

Réaliser l'existence d'une variété à côté du modèle n'est pas une aberration mais plutôt l'intégration de la notion de norme endogène subjective, qui suppose le malléable, dans l'applicabilité d'une langue donnée.

La pratique du français, qui nous intéresse présentement, aussi bien en France qu'ailleurs pose inexorablement le problème de variabilité. Variabilité phonétique et phonologique, variabilité lexicale et sémantique, variabilité morphosyntaxique. Le cas du Cameroun est un exemple notoire.

En effet, de par son hétérogénéité linguistique, le Cameroun s'offre comme un terrain relativement complexe pour le linguiste. A côté des 248 langues maternelles (M. DIEU et P. RENAUD, 1983) qui font sa diversité, viennent se greffer le français et l'anglais importés, langues officielles - de l'administration, de l'enseignement et des grandes relations internationales.

Cette cohabitation crée deux formes de bilinguisme :

- le bilinguisme eurafricain né de la superposition du français ou de l'anglais à une ou plusieurs langues locales ;
- le bilinguisme africain qui offre à un même individu, en plus de sa langue maternelle, l'usage d'une ou de plusieurs langues camerounaises.

Stratifiée de la sorte, la situation linguistique du Cameroun débouche sur un phénomène d'interaction dû à l'existence de locuteurs aux attitudes langagières et

même culturelles divergentes, interaction qui aboutit à l'usage d'unités appartenant à un autre système.

Ainsi, la norme va subir des modifications plus ou moins saillantes, parmi lesquelles les changements phonétiques. Face à cette situation, un certain nombre d'interrogations s'imposent pour le cas du français au sein des Camerounais. Nous nous sommes demandé si les locuteurs francophones d'origine camerounaise sont conscients de l'existence de la norme, mieux du Français de Référence? Si oui, sous quels auspices peut-on orienter l'origine des variations linguistiques au sein des Camerounais? L'aire d'extension et la propagation des changements sont-elles identiques dans un groupe de locuteurs donné? Si non quelles sont les lois qui régissent la régularité d'un changement linguistique sur une étendue bien circonscrite?

Ces interrogations, qui à n'en pas douter posent le problème de la norme du français, ainsi que les différentes variations linguistiques constatées au Cameroun, nous ont amené à modeler le sujet de ce travail, intitulé :

« POUR UNE REDÉFINITION DU PHONÈME : ANALYSE ÉCOLINGUISTIQUE DU PHONÈME FRANÇAIS R. Le cas des immigrés francophones du Cameroun en Afrique du Sud. »

L'aspect phonétique étant notre centre d'intérêt, les locuteurs francophones de l'Ouest-Cameroun résidant dans les villes de Pretoria et Johannesburg en Afrique du Sud ont été choisis comme informateurs pour l'étude des lois des différents changements phonétiques du français. Il s'agit pour nous d'étudier le processus de conciliation entre deux cultures au moins, qui plus est, la bataille linguistique qui s'offrirait à un locuteur dès sa sortie de l'état de culture EC1 – entendu ici comme tout ce qu'il a hérité de son appartenance au Cameroun – à l'état de culture EC2 – c'est-à-dire tout ce qui lui vient d'ailleurs (Afrique du Sud et autres).

Le choix porté sur les locuteurs de l'Ouest-Cameroun n'est pas un fait de hasard. La province de l'Ouest est dotée en effet d'une complexité géographique et sociale adéquate pour une bonne différenciation des attitudes linguistiques. Déjà, la multitude de langues présentes dans cette région est l'une des raisons de la variabilité du

français. C'est l'usage du MΦndΦmba, du Ngombale, du MΦgaka, du Ngomba, du NgyεmbΦ par-ci, du Yεmba, du NgΦmala, du Fe'fe', du Nda'nda', du Kwa par-là, pour ne citer que ceux-là, toutes appartenant au grand groupe Bantu des *grassfields*.

Cette différenciation linguistique étant susceptible de mener le linguiste à des découvertes intéressantes dès lors qu'il s'agit de faire une sorte d'éco-dialectologie du français, et surtout du fait que toutes ces structures, toutes ces langues divergent les unes des autres en certains points, nous avons trouvé qu'il pourrait s'agir là d'indices adéquats qui serviraient de démonstration.

De plus, cette région nous offre des locuteurs diversifiés sur le plan de leurs compétences et leurs performances linguistiques et sociales. Or, s'il faut abonder dans le même sens que LABOV (1976, p. 47) qui considérait déjà que

[...] des pressions sociales s'exercent constamment sur la langue, non pas de quelque point du lointain passé, mais, sous la forme d'une force sociale immanente et présentement active,

admettre que la vie sociale de la communauté où le changement se produit et l'évolution d'une langue sont des notions inséparables qui ne peuvent s'interpréter l'une sans l'autre, serait une attitude concevable dès lors que nous considérons tous les francophones de souche bamiléké.

Sur un autre plan, la présence de ces locuteurs en Afrique du Sud, mieux, leur départ du Cameroun pour un nouveau site géographique doté de nouvelles infrastructures langagières, les obligerait indirectement à sortir de leur état de culture EC1 pour un nouvel état de culture EC2.

En ce qui concerne les langues en présence en Afrique du Sud, à côté de l'anglais et de l'afrikaans, se trouvent neuf autres langues africaines officielles dont la fréquence d'utilisation est, à n'en pas douter très élevée.

Le français devient alors pour le Camerounais une bibliothèque que l'on ne peut fréquenter qu'en cas d'extrême urgence. Encore, plusieurs autres facteurs marqueront la vie des locuteurs : l'éducation, les médias, la société, etc. En d'autres termes, l'environnement va jouer un rôle très important sur l'individu.

Nous entendons par *environnement* tout ce qui est extérieur au locuteur, extérieur à son EC1, et qui participerait de près ou de loin à l'évolution phonétique du phonème r. L'environnement c'est la famille, les amis, la profession, l'école, les éducateurs, les langues en présence, les langues parlées, leur fréquence d'utilisation, le mode d'acquisition, mieux, toutes les *forces* en présence. Ce qui justifie l'approche écolinguistique que nous ferons à ce sujet. Le terme *écologie* ici ne signifie pas « *étude de la vie des êtres vivants dans leur milieu* », mais plutôt « *étude de l'environnement* ».

Notre penchant pour le phonème r se justifie par sa complexité sur le point d'articulation et par le constat noté sur les difficultés de prononciation en positions implosive et explosive. Il s'est manifesté, pour nous, comme un indice fréquent apparaissant naturellement dans tout entretien de courte durée. Secondement, nous nous sommes dit que l'indice, l'élément en question devrait être intégré à une structure étendue de traits fonctionnels pour que l'intérêt linguistique de notre étude soit acceptable.

Nous avons constaté que la fréquence des variations du r chez les locuteurs francophones de l'Ouest du Cameroun a des conséquences sur la structure du système vocalique. Ainsi, nous avons choisi de nous intéresser à l'étude du phonème r - phonème qui a fait l'objet de moult études, et dont l'évolution a mené certains chercheurs à des considérations globalisantes - chez les Camerounais vivant hors de leur pays.

Ce qui rend le phonème r intéressant, c'est qu'il projette un schéma de différenciation et de stratification assez complexe qui nous permet de découvrir les lois qui régissent la distribution de ce trait chez les locuteurs francophones de l'Ouest-Cameroun résidant en Afrique du Sud.

En effet, ressortir ce qui constitue la caractéristique du « français des Camerounais » est une préoccupation qui a déjà fait couler, et qui continue d'ailleurs de faire couler beaucoup d'encre. Plusieurs chercheurs - à l'instar du Groupe IFA (1983), de G. MENDO ZE (1990), de QUEFFELEC (in *Ecriture VII*, 1997), etc. - se sont donné pour tâche de décrire et d'analyser le fonctionnement de la langue française sur le plan

phonétique, morphosyntaxique, et sémantique, tant en France qu'ailleurs. Les travaux élaborés dans ce sens ont pu contribuer, en leur manière à l'évolution de la langue française.

Nous ne pouvons affirmer sans ambages que la tâche qui nous incombe est la résultante d'un constat dépréciatif vis-à-vis des travaux élaborés auparavant sur les tendances – phonétiques en ce qui nous concerne – du français des Camerounais et plus précisément de ceux de l'Ouest ; beaucoup de chercheurs d'ailleurs se sont orientés vers une étude systématique des usages phonétiques locaux. Il s'est agi pour certains, à l'exemple du Groupe IFA, de faire une étude taxonomique de ces usages et pour d'autres – P. ZANG ZANG (1981, inédit) - de décrire leur fonctionnement. Nous nous attarderons sur quelques cas patents pour justifier la portée de notre travail.

Dans son ouvrage, MENDO ZE examine l'état du français au Cameroun en caractérisant en sa manière les locuteurs francophones de l'Ouest. Sur le plan phonétique, il présente *l'accent bamiléké* en ce qui concerne les consonnes (r), (l) et (n) en ces termes :

Les consonnes apico-dentales /r/, /l/, /n/ ont dès lors un caractère évasif car elles tendent toujours à disparaître dans le discours du locuteur bamiléké quand elles interviennent en position implosive :

Exemple : « Il n'est pas mon frère » [ilnɛpamΦfrɛr]

se prononce « in'est pas mon fréé » [inɛpamΦfrɛ]

MENDO ZE s'intéresse aussi aux problèmes de vélarisation de la consonne (r) en position implosive et de confusion entre les consonnes (r) et (l).

ZANG ZANG Paul (ibid.), abondant dans le même sens lorsqu'il s'interroge sur les tendances du français au Cameroun, présente les différents aspects phonétiques du r dans le français « bamiléké ».

Notre travail étant une espèce de brèche qu'a offerte celui de ZANG ZANG, il serait important de faire recours au point de vue de ce dernier pour comprendre le pourquoi de la recherche que nous avons initiée dans un contexte sud-africain.

L'auteur part d'un principe : la langue française, comme toute langue vivante, connaît une évolution remarquable aussi bien en France qu'ailleurs. En Afrique particulièrement, cette évolution n'est rien d'autre qu'une forme de dialectisation du français. Et, pour démontrer sa thèse, il se sert de la méthode taxonomique visant à recenser les distorsions d'ordre phonétique, morphosyntaxique, lexical et sémantique notées dans le parlé des locuteurs du français du Cameroun des groupes Beti, Bamiléké et Foulbé.

Sur le plan lexicologique, c'est l'énumération des divers mots français qui, dans leur évolution, ont subi des glissements de sens, des néologismes ou camerounismes, et d'emprunts, etc.

Du côté morphosyntaxique, il s'attarde sur la nouvelle structure de la phrase S+V+C, l'usage des prépositions, le problème de la traduction littérale, et les différentes classes grammaticales, pour ne citer que ceux-là.

En ce qui concerne l'aspect phonétique qui nous intéresse particulièrement, il considère la production phonique des groupes choisis comme étant des cas spécifiques.

Ses descriptions sont restées globalisantes, du fait qu'elles ont toutes pour corollaire que tous les Bamiléké parleraient français de la même façon. Conclusion qui ne nous a pas semblé convaincante ; la méthode de recherche ne faisant état d'aucun signe statistique.

Affirmer que « *le français bamiléké tend à connaître une évolution particulière pour ce qui est de la consonne r* » en ces termes de P. ZANG ZANG, c'est dire qu'il est possible d'identifier tous le Bamiléké à travers le monde par leur parler. Tout lecteur averti ne saurait donc passer sans s'attarder sur la partialité de cette recherche, du moins sur la brèche que ce travail offre à toute personne intéressée par des recherches sociolinguistiques ; l'analyse statistique (qui dit quoi ?), causale (pourquoi ?), et temporelle (quand ?) n'étant pas la visée de l'auteur. C'est en ce sens que nous nous sommes dit que de nouvelles perspectives seraient envisageables.

Déjà, le corpus a été élaboré de telle sorte que l'on ne puisse juger que globalement les phénomènes décrits :

§ l'auteur exploite les textes d'un comédien camerounais (Jean Miché KANKAN) qui, dans ses pièces théâtrales, *imite* (ou mieux *singe*) certaines attitudes linguistiques des bamiléké. Déjà, ce sont des textes fabriqués et humoristiques, et partant, ils ne peuvent rendre compte le plus exactement qui soit, de l'état des lieux. D'où la conception selon laquelle « si A donc B », utilisée par ZANG ZANG.

§ La méthodologie élaborée dans la conception du corpus nous paraît peu scientifique en ce sens qu'elle se fonde sur les cas particuliers et non sur les récurrences :

- L'auteur s'inspire des *fautes* notées dans les copies de rédactions de certains élèves de classe de quatrième du lycée de Mbankomo pour étayer ses idées. *Exemple* : « *le vacalme des élèves* » ;
- D'autre part, c'est le parlé d'un journaliste qui est mis en exergue : « *les arbitres sont Angolais et le commissaire du match Tunisien* » ;
- Etc.

Considérant cette méthode subjective, et surtout, vue l'orientation qui ne vise pas à expliquer le « pourquoi », le « qui » et le « quand », c'est-à-dire les éléments extra et intralinguistiques qui entrent en jeu dans tout acte de parole, nous nous sommes convenu, avec l'accord de ZANG ZANG, d'exploiter ces nouveaux horizons en remettant déjà en question la notion de norme française.

Il ne s'agit pas de dévaloriser les travaux de notre prédécesseur - toute recherche étant intentionnelle, c'est-à-dire recherche de quelque chose - mais tout simplement d'élaborer de nouvelles perspectives en évoluant par complémentarité, de montrer à travers l'évolution exacte du phonème r chez le Bamiléké vivant en Afrique du Sud qu'il existe effectivement une manière de parler propre aux Bamiléké, mais qu'au sein du groupe, on peut noter des variations d'un individu à un autre.

La première remarque que nous avons faite à partir de nos propres enregistrements c'est qu'autour de chaque texte ou de chaque production linguistique, se cache une *histoire*. D'où notre approche écolinguistique.

Notre propos est donc de décrire les lois des différents changements du r chez les Bamiléké du Cameroun arrivés ou nés en Afrique du Sud, d'étudier le phénomène de la réinterprétation du phonème r chez ces locuteurs, d'analyser les changements phonétiques qui peuvent survenir chez un locuteur donné qui part d'un point A pour un autre point B. Nous nous intéresserons à l'effet produit par l'environnement – en son sens large – au niveau de la compétence et de la performance du locuteur francophone de l'Ouest-Cameroun ; réflexion qui nous amènera à redéfinir la notion de norme dans ce contexte bien précis.

La diversité des locuteurs nous a poussé à émettre l'hypothèse selon laquelle il existerait des normes endogènes du français chez les locuteurs de l'Ouest-Cameroun, du moins phonétiquement parlant. Ce qui signifie qu'à chaque locuteur « sa » langue, « son » accent, « sa » prononciation. Dans cet ordre d'idées, nous nous intéresserons aux pratiques effectives de la norme du r pour voir si ces tendances sont réductibles. Il ne nous revient pas d'aborder la question sur le plan du normativisme – « *il faut dire ... plutôt que ...* », mais de manière scientifique. Ce qui nous pousse à trois comportements qui demeurent le propre du sociolinguiste : observer, décrire et projeter.

Observer, pour nous, demande une descente sur le terrain, une prise en considération des habitudes régionales et de tout ce qui constitue l'évolution du r chez les locuteurs ciblés. Il ne s'agit pas de rester des « hommes de laboratoire », mais plutôt d'orienter notre étude sur des locuteurs - auditeurs réels. Le cas des locuteurs francophones du Cameroun immigrés d'Afrique du Sud nous permettra d'expliquer, à côté des informations recueillies au Cameroun, les mécanismes de l'évolution du phonème r.

Ces usages ont été classés selon les critères qui nous auraient permis d'individualiser les changements du r selon l'environnement des locuteurs, leur mode de vie et leur état physiopathologique.

La théorie qui nous semble adaptée à notre étude est celle du fonctionnalisme. Elle nous oblige à nous écarter de l'abstrait, du virtuel, de l'imaginaire pour nous orienter vers des locuteurs-auditeurs réels.

Le structuralisme, de par sa conception un peu trop systématique de la logique, considère que la langue est *un système dont tous les termes sont solidaires et où la valeur de l'une ne résulte que de la présence simultanée des autres* (SAUSSURE, *ibid*, p. 159) ; et cette approche ne nous sied pas, d'autant plus que notre objectif réside dans les pratiques effectives, dans le possible.

De plus, nous avons trouvé la théorie générative homogène et ses règles catégoriques, avec l'intégration des phénomènes de grammaticalité et d'agrammaticalité.

Or, avec la méthode de MARTINET qui considère que la langue est un outil de la communication qui est perpétuellement à la quête d'un équilibre, et qui privilégie le besoin d'intercompréhension, l'utilisateur a une marge de liberté jusque-là rejetée par le structuralisme, ce qui reflète exactement le vécu. D'où notre choix porté sur le fonctionnalisme.

Les données d'analyse ont été recueillies dans un premier temps au Cameroun - 1997 et 2003. Ce qui a servi d'élément de comparaison diachronique et synchronique avec les données rassemblées en Afrique du Sud en 2003 et 2005. En effet, notre sujet étant basé sur l'analyse des changements linguistiques survenus au sein de la communauté bamiléké d'Afrique du Sud et plus précisément, ceux des villes de Pretoria et de Johannesburg, il s'est avéré nécessaire d'identifier les motifs de ces changements en se basant sur une étude des productions linguistiques bamiléké au Cameroun, pour ce qui concerne le phonème français r.

Sur le plan statistique, la collecte des données au Cameroun était fondée sur l'analyse du phonème r tel que dit par 120 informateurs, constitués de Bamiléké de la province de l'Ouest vivant en zones urbaines et rurales. Par ailleurs, en Afrique du Sud, l'étude a été faite sur la base des 100 informateurs, toujours d'origine Bamiléké. Cette forme d'échantillonnage diachronique et synchronique utilisée dans le cadre d'une analyse socio-écolinguistique nous a permis de faire une étude comparative aboutissant à la spécificité linguistique de la norme phonologique du r français des Bamiléké d'Afrique du Sud.

Notre travail s'articule autour de trois chapitres subdivisés en parties.

Le premier chapitre s'intéressera à faire, non une étude taxonomique du phonème r, mais plutôt une analyse systématique de cette consonne, qui tentera de situer le système standard français, c'est-à-dire le souhaité, le plus attendu, ou mieux la « norme », et le système effectif - le vécu, le plus entendu, les « normes » - dans un contexte camerounais. Il s'agira en effet d'une présentation des caractères phonétiques et morphologiques du r et ses diverses réalisations chez les Camerounais francophones. Cette partie se titrera *Essai de systématisation du phonème r*.

Le deuxième chapitre intitulé *Pour une analyse socio-écolinguistique du phonème r*, situe dans un premier temps le français dans la galaxie des langues en présence au Cameroun ; ensuite engage une analyse sociolinguistique du r, en tenant en considération les facteurs *lieu, temps, compétence, performance, âge, sexe et culture*, susceptibles d'influencer l'évolution de ce phonème ; et enfin, présente les catalyseurs des changements linguistiques qui caractérisent la communication chez les Camerounais d'Afrique du Sud.

Le troisième chapitre, *De l'interaction des structures linguistiques et sociales dans les changements phonétiques*, est une sorte d'éco-systématique de l'évolution du phonème r qui traite des contraintes extralinguistiques régissant l'attitude des locuteurs vis-à-vis de la langue française et les mécanismes de l'évolution de ce phonème, c'est-à-dire comment les variantes du r naissent et s'installent en chaque locuteur.



CHAPITRE I : ESSAI DE SYSTÉMATISATION DU
PHONÈME R

Après la deuxième guerre mondiale, plusieurs pays d'Afrique ont connu une étape transitoire traumatisante en ce qui concerne leur statut linguistique. L'exemple du Cameroun où l'enseignement des langues étrangères - le français et l'anglais - est une nouveauté incontournable dans le système construit, est une illustration parfaite de cette situation.

Or, toutes ces nouveautés codifiées qu'il faut désormais apprendre, parler et/ou écrire pour se conformer à un certain idéal esthétique et ludique sont déjà réglementées, et des mécanismes internes conçus pour leur pratique. Les structures et fonctionnements morphosyntaxiques, phonétiques et sémantiques sont établis.

Sur le plan phonétique, la prononciation idéale des phonèmes est adoptée et enseignée ; il existe une classification spécifique des phonèmes du français, selon leur point et leur mode d'articulation ; et la prononciation idéale, attendue et prescrite est définie pour toutes les lettres de l'alphabet.

Cependant, cette prescription ne sera pas totalement digérée, à cause du caractère individuel de la notion de langue. Il ne sera pas du tout facile d'appliquer la formule du "*magister dixit*" dans cette situation, étant donné les exigences intrinsèques et extrinsèques de tout individu, c'est-à-dire l'ensemble des obligations extérieures et intérieures qui se présentent à chacun de nous. C'est ce qui expliquera l'évolution de l'attitude des locuteurs vis-à-vis de la langue française.

On part donc d'une situation où se manifestait le désir de perfection, avec la présence et l'influence des premiers missionnaires qui appliquaient la politique « *autant de fautes, autant de coups* » à celle de l'insouciance esthétique de la jeunesse actuelle. C'est dire qu'au départ, le Camerounais avait le souci de parler français comme, sinon mieux que les locuteurs natifs. Mais ce désir de perfection fera place à un état de désinvolture où la préoccupation première sera la transmission du message, sous quelque forme que ce soit : "*on ne se préoccupe plus du mal ou du bien parler, on parle*" (P. DUMONT, 1990, p. 26).

Or si le but de la langue est de servir d'outil de transmission de message, de moyen de communication, est-il possible de se cramponner à ces bases structuralistes

qui la définissent comme un "système clos" - qui n'intégrerait que le texte, et rien que le texte - d'analyse descriptive, sans prendre en considération ses dessous, c'est-à-dire les faits extralinguistiques qu'elle nous offre et qui participent de son état ? En un mot, comment définir un phonème tel r ? Doit-on tout simplement le considérer comme une unité abstraite qui ne connaît que le nombre de qualités indispensables pour le différencier de tous les autres phonèmes du système, ou bien faut-il intégrer tous ses allophones, unités concrètes, qui sont produits dans la chaîne parlée ?

Etant données les caractéristiques phonétiques – à savoir le point et le mode d'articulation - et phonotaxiques - positions pré-vocalique, inter-vocalique et post-vocalique - du r, il conviendrait de faire une analyse caractérielle de ce phonème et de montrer par la suite l'effectivité, mieux, la réalité qui s'établirait si l'on situait cette description dans les pratiques effectives, dans le vécu.

I- DES CARACTÈRES PHONÉTIQUES ET PHONOTAXIQUES DU PHONÈME R.

I.1 Description du r français dit standard.

La phonétique descriptive dont A. MARTINET (ibid) est l'un des pères, présente la prononciation idéale du phonème r, adoptée et enseignée, selon deux axes liés à son point et à son mode d'articulation.

Du point de vue de sa nature, r est une consonne, c'est-à-dire un phonème utilisé pour représenter le bruit produit par le passage du souffle à travers la gorge et la bouche - par opposition aux voyelles - et fait partie de cette grande famille de 20 sur 26 lettres du français.

Phonétiquement parlant, r est une vibrante dont l'articulation nécessite la formation d'une série d'occlusions brèves de l'organe d'articulation, occlusions séparées par de petits éléments vocaliques. C'est le /R/ apical ou antérieur qui, selon MALMBERG (1960, p.54) est « *prononcé de telle sorte que la pointe de la langue, touchant les alvéoles, est pressée en avant par le courant d'air* ». Cette description est plus explicite lorsque MALMBERG poursuit :

Grâce à son élasticité, la langue retourne à sa première position, et le même mouvement est répété jusqu'à quatre ou cinq fois de suite pour un r fort ».

Cette caractérisation est illustrée par la figure 40, page 55 de son ouvrage de 1960, qu'il a reprise en figure 96, page 157 dans son *Manuel de Phonétique Générale*, de 1974, illustrée ainsi qu'il suit :



Figure 1: Radiogramme du /R/ apical d'après MALMBERG

D'autre part, selon Fernand CARTON (1974, p. 30), à l'époque où le français s'est différencié du latin vulgaire, la consonne r était considérée comme une vibrante roulée apico-dentale sonore /r/. Il écrit : « *Ce fut le r du Latin, du grec et du français jusqu'au XVIIIe siècle* ».

La forme prescrite du phonème **r** est donc le /r/ apico-alvéolaire vibrant. Les organes qui participent à son émission sont l'apex et les alvéoles, tandis que le mode et le degré d'ouverture de ces organes nous montre une fermeture intermittente des lèvres.

À côté de ce /r/ apical, sont mentionnées deux autres formes du phonème **r**, à savoir le /R/ vélaire et le /ʀ/ uvulaire dont la prononciation est illustrée par Claude TOUSIGNANT, David SANKOFF et Laurent SANTERRE (1989, p.88) selon le radiogramme suivant:

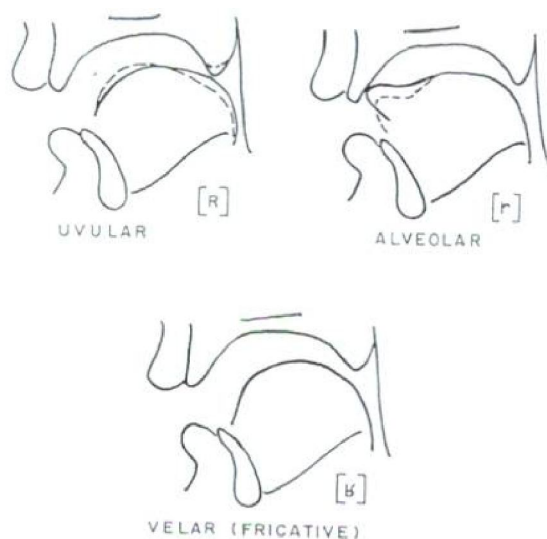


Figure 2: Radiogramme de l'articulation de trois variantes du /r/ du français de Montréal d'après Claude Tousignant, David Sankoff et Laurent Santerre.

Morphologiquement parlant, le phonème r occupe diverses positions à l'intérieur du mot. Et, sa position dans le mot influence considérablement sa prononciation. Il vient soit :

- à l'initiale de mot. Exemple: r_{am}assage, r_{et}ourner, r_{ou}te, r_ugir, r_{yth}me, etc.
- à l'intérieur, derrière une consonne. Exemple : c_{ro}yance, compr_{en}dre, vend_{re}, liv_{re}r, libr_{ai}rie, kilogr_{am}me, etc.
- à l'intérieur, entre les voyelles. Exemple : hiér_archie, vir_age, préfér_e, dispar_u, labour_{eu}r, heur_e, arithm_étique, érupt_if, or_acle, etc.
- à l'intérieur, devant une consonne. Exemple : sort_ir, marg_elade, insupport_able, norm_alement, écart_er, vers_er, etc.
- à la finale. Exemple: cher_r, mer_r, pour_r, laboureur_r, meurtrir_r, mur_r, sarcloir_r, etc.
- à la finale, mais devant une lettre muette (non prononcée). Exemple : support_r, bord_r, sport_r, passeport_r, pommar_d, Johannesburg_r, etc.
- doublé, en intérieur ou en finale. Exemple : arrivage_{rr}, guerre_{rr}, charrue_{rr}, etc.

Nous nous rendons compte que ces définitions proposées par les phonéticiens sur la notion de phonème en général, et du r plus précisément manquent de réalisme, étant donné le caractère vivant de la langue.

Parlant de l'instabilité de la notion d'articulation, BOURCIEZ (1967, pp.16-17) prend en considération le caractère infinitésimal des nuances d'articulations dans toute langue. Il affirme :

Chacune de ces articulations cependant ne doit jamais être considérée que comme une 'moyenne' faite entre les nuances presque infinies des prononciations individuelles ».

Il ne serait pas faux de se tenir à la conception selon laquelle toute prononciation qui s'écarterait de la description de référence relèverait, de ce fait, de l' "anormal". L'évolution du phonème reste une illustration parfaite de cette considération.

Phonème hors corrélation, la consonne r n'apparaît pas toujours dans les alphabets de toutes les langues du monde. En français, il subit autant de variations que de dialectes existants. L'exemple d'un pays comme la France où se bousculent le r

roulé, le r grasseyé et le r parisien est déterminant, et nous montre que ces différentes réalisations n'ont en fait aucune valeur distinctive sur le mot. Elles ne constituent donc que des allophones d'un même phonème.

Il existe, selon M. CALLAMAND (1981, p.161), différentes manières de prononcer le phonème r en France,

Il est, d'une part, considéré comme une consonne vibrante uvulaire / **b**/ dite « r grasseyée ». C'est le /r/ postérieur pratiqué dans le Sud-est de la France. L'articulation de ce son engendre un contact intermittent de la luvette et du dos de la langue ;

D'autre part, il est caractérisé par une articulation vélaire, la partie postérieure du dos de la langue rétrécissant le passage de l'air en contact avec le palais mou ou la luvette, sans aucune vibration : c'est le /R/ dit « r parisien », très peu roulé, répandu dans le territoire français et utilisé comme variété en usage dans le français standard;

enfin, ce même phonème est aussi prononcé comme une vibrante dentale. C'est le /r/ apico-alvéolaire dit « r roulé » qui résulte du battement de la pointe de la langue ou apex sur les alvéoles. Il est pratiqué dans les régions de Bourgogne, Berry et du Sud-Ouest.

Cette répartition de CALLAMAND peut être récapitulée dans le tableau ci-après :

	PHONÈME FRANÇAIS R		
Nature	Consonne		
Mode d'articulation	Vibrante sonore		
Régions FRANCE	Paris	Sud-est	Bourgogne, Berry Sud-ouest
Point d'articulation	Vélaire	Uvulaire	Apico- alvéolaire
Représentation phonétique	/R/	/b/	/r/
Exemple : rire→	/RiR/	/ bib /	/rir/

Tableau 1: Découpage du phonème r en France

De ce qui précède, nous remarquons qu'il est difficile de déterminer le point d'articulation exact du phonème r. La classification proposée par MALMBERG (1974, pp157-159) vient confirmer cet embrouillamini.

En effet, à côté de la répartition régionale du r établie par CALLAMAND, MALMBERG propose la classification illustrée par le tableau suivant et repartie en deux groupes : le r vibrant, contolde qui "*est prononcé par des vibrations d'un organe de l'appareil phonateur qui s'y prête*", et le r fricatif qui s'obtient, non pas par vibrations de la langue, mais par la formation d'un passage étroit de la langue aux alvéoles. Et, le son produit à ce niveau est plutôt sifflant.

		PHONÈME FRANÇAIS R			
Nature		Consonne			
Mode d'articulation		[r] vibrant		[r] fricatif	
Point d'articulation		Apex	luette	luette	pharynx
Signe phonétique	sonore	apical [r]	uvulaire [R]	uvulaire [b]	pharyngal
	exemple	[etr]	[etR]	[etb]	
	Sourd	[r]	[R]	[b]	
	Exemple	[etr]	[etR]	[etb]	

Tableau 2: Classification du phonème r selon MALMBERG

Le r fricatif pharyngal est parfois employé dans des dialectes français, et articulé contre la paroi postérieure du pharynx.

Tout ceci évoque la complexité de ce phonème. Le moins que l'on puisse dire c'est que toutes ces catégories du phonème r ne sont rien d'autre que des complexes propres à rendre des sons concrètement produits dans l'acte de parole avec leurs traits distinctifs et leurs traits redondants.

PAUL PASSY (1890, p.48), présente l'historique du son [r] dans la langue française et dans le territoire français en ces termes :

"Le son r était autrefois seul employé en France. À diverses époques, il a tendu, à Paris, à être remplacé par d'autres sons, [...] il est difficile de dire si c'était r, ou ou R. En tout cas R doit avoir été d'abord un défaut de prononciation, imité sans doute par affectation. La mode s'en est répandue à tel point qu'aujourd'hui r est presque inconnu dans les grandes villes, surtout à Paris seuls les chanteurs, les orateurs, les acteurs le préfèrent comme plus sonore, plus harmonieux et moins fatigant pour la gorge"

Tout ceci est une illustration de l'instabilité du phonème r à l'intérieur même de la France. Sa variabilité se manifeste aussi dans plusieurs autres langues d'Europe occidentale et d'Amérique :

-le r dans certaines zones hispanophones de l'Amérique est un r double postérieur. Exemple : perro → r ;

-le r anglais n'est plus une vibrante, mais une consonne fricative ou spirante. C'est le /r/ de "cry", de "third", de "first" ;

-le r américain est beaucoup plus rétroflexe: /r/ dans "borrow".

Il est clair, le phonème r ne possède pas de point d'articulation fixe. PAUL ZANG ZANG (ibid., p.24) pense à ce sujet que le phonème r

[...] possède tellement de variantes que les usagers de la langue tendent spontanément à adopter la solution la plus facile: conserver l'articulation de la langue maternelle même si elle n'est conforme à aucune de celles attestées en français. La variante adoptée par le locuteur déterminera à quel dialecte le français qu'il parle tend à s'identifier : l'adoption du /R/ signifiant un français de type parisien ou dialecte standard, celle du /b/ un dialecte du Midi, celle du /r/ un dialecte de type bourguignon ou berrichon. Les autres variantes indiquent un accent étranger.

Certains éléments participent tant bien que mal au processus de détermination du point et du mode d'articulation des phonèmes en général et de r particulièrement.

I.2 Identité phonotaxique du r chez les Camerounais d’Afrique du Sud

Comme nous l'avons mentionné un peu plus haut, le phonème r connaît trois différentes positions dans le mot. Il se trouve soit en position pré-vocalique, en position inter-vocalique ou encore en position post-vocalique. Seulement, pour éviter des redondances dans la description des manifestations de ce phonème dans un contexte camerounais, nous préférons la classification utilisée par F. CARTON. Parlant du phonétisme du français réunionnais, celui-ci fait une différenciation du r selon qu'il est en position *implosive* ou en position *explosive*. Ce qui nous importe ici, c'est la stratification phonotaxique qu'il fait du phonème.

I.2.1 Le phonème r en position explosive

Nous entendons par position explosive les réalisations de r à l'initiale absolue, après consonne dans la chaîne ou à l'intervocalique.

I.2.1.1 Environnement /Vo # — V/

Le r qui fait suite à une voyelle dont le degré d'aperture est dit ouvert ne pose pas trop de problème de prononciation. Cette consonne est rendue ici par la constrictive vibrante apico-alvéolaire symbolisée par /r/ dans l'alphabet international et garde ici toutes ses caractéristiques.

Soit la phrase suivante: "*il fait retourner le sens*". Nous remarquons que le premier r dans "*retourner*" ne pose aucun problème de prononciation. De notre enquête sociolinguistique, tous les informateurs ont été en mesure de prononcer le r selon les règles standard. Cependant, nous notons une tendance à la confusion des différents allophones du r. Cette phrase nous donne donc les possibilités suivantes:

X₁ → [ilfɛrɔtuRnelɔsɔs]

X₂ → [ilfɛrɔtu?nelɔsɔs]

X₃ → [ifɛRɔtugnelɔsɔs]

X₄ → [ilfɛbɔtu:nelɔsās]

X₅ → [ilferɔtuRelɔsās]

X₆ → [ilfɛRɔtuRnelsās]

X₇ → [ifɛrtu?nelɔsaŋs]

Nous constatons ici que malgré les divers bouleversements phoniques qui caractérisent les autres r de la chaîne, le r en initiale dans "*retourner*" est resté le même. Cela est dû à la prédisposition des organes de la parole à articuler ce son. Il semble plus facile de passer d'une voyelle ouverte ou semi- ouverte à une consonne exigeant des vibrations dans l'articulation. Même si dans le cas précis, le nombre de vibrations n'est pas le même d'un individu à un autre, il n'en demeure pas moins vrai que ce son est très rapproché du [r] parisien.

1.2.1.2 Environnement /Vo — #Vo /

Dans cet environnement, l'on assiste très souvent à une vocalisation qui tend chez certains à l'effacement du r. Il devient difficile pour l'auditeur de percevoir l'existence de ce son. C'est le cas de nos informateurs qui prononcent la phrase "*la barre à sécher*" ainsi qu'il suit:

21% → [labarase]e]

24% → [labaase]e]

43% → [laba:ase]e]

12% → [labaR#ase]e]

Il en est de même lorsque r est placé dans l'environnement /V — sV/ et /C — sV/. Ici, le relâchement est si important qu'il entraîne pour la plupart du temps l'effacement de la consonne.

Exemple: r dans "*paroi*" et dans "*miroir*", dans "*bruit*", et dans "*fruit*" qui donne:

28% → [parwa]; [mirwar]

18% → [paRwa] [miRWaR]

32% → [pa_Rwa]: [mi_Rwa_R]

13% → [pawa] [miwa^ɔ]

9% → [pa:wa] [mi:wa^ɔ]

74% → [b_Rɾyi] [f_Rɾyi]

6% → [byi] [fyi]

Lorsque r fait partie d'un groupe consonantique (tr, cr, br, gr, dr, vr, ...), l'on assiste aussi très souvent à un amenuisement dû à l'importance du relâchement. C'est le cas dans *croisade*, *truie*

22 % → [kwasad] 2% → [tyi]

45 % → [k_Rwasad] 47% → [t_Rɾyi]33% → [k_Rwasad] 51% → [t_Rɾyi]

1.2.1.3 Environnement /Vo # — Vo /

Entre deux voyelles ou encore dans le contexte /Vo#—Vo/, le r s'efface rarement

Exemple: la *route*, *carotte*

39% → [laRut] [caRot]

38 % → [larut] [carot]

17% → [la_Rut] [ca_Rot]6 % → [la_hut] [ca_hot]

1.2.1.4 Environnement /Vo # —jVo /

Ici, on assiste fréquemment à l'effacement du r, ceci à cause du relâchement excessif de l'articulation. Chez certains informateurs dont la prononciation est très proche de la norme, il se manifeste un désir de prononciation conscient du phonème.

Exemple: *arrière*, *extérieur*, *curieux*

21% → [a'jɛ:r] [ekste'jœr] [kY'jØ]

38% → [a_Rjɛ:r] [ekste_Rjœr] [k_RjØ]

41% → [arjer] [ekstercœr] [krjØ]

1.2.2 Le phonème r en position implosive

Nous entendons par là les manifestations de r en finale absolue, en position absolue à l'intérieur d'un mot, en tant que premier élément de groupe consonantique final de syllabe, et aux frontières des mots. Dans cet environnement implosif, le

phonème r constitue l'un des traits les plus saillants du phonétisme camerounais. Dans ces positions, ce phonème subit soit l'amenuisement, soit la coloration, la vélarisation ou la confusion consonantique, et la mutation du /r/ en /R/ ou /b/.

I.2.2.1 En finale absolue précédé d'une voyelle

Le phonème r à la finale absolue de mot subit trois types de modification: la coloration, la tendance à l'effacement, ou encore l'amenuisement total.

Dans le cas de la tendance à la suppression, l'oreille perçoit très légèrement (comme un bruit) le r. Il est existant, mais de faible valeur. Dans d'autres cas, ce phonème disparaît totalement chez certains locuteurs, ou mieux, devient évasif en finale absolue de mot avec ou sans allongement de la voyelle précédente.

Enfin, l'existence du phonème r à la fin du mot peut entraîner le processus de coloration de la voyelle précédente. Ici, le r ne disparaît pas totalement ; mais se réalise comme " *un appendice vocalique faible d'aperture moyenne*" (CARTON, *ibid*, pp433-434). Il ne s'agit pas en effet de succession normale de deux voyelles comme l'affirme P. ZANG ZANG (*ibid*, p33), mais de voyelle diphtonguée dont l'appendice vocalique terminant la voyelle est différente de celle des diphtongues.

Exemples: "cardio-vasculaire", "mer", "support"

- *Tendance à l'effacement:*

24%	→ [syp Φ :r]
	→ [kardjovaskylɛ:r]
	→ [mɛ:r]
29%	→ [syp Φ R]
	→ [kardjovaskylɛR]
	→ [mɛR]

- *Amenuisement:*

33%	→ [syp Φ :]
	→ [kardjovaskylɛ:]
	→ [mɛ:]

29% $\left\{ \begin{array}{l} \rightarrow [\text{syp}\Phi\text{R}] \\ \rightarrow [\text{kardjovaskyl}\epsilon\text{R}] \\ \rightarrow [\text{m}\epsilon\text{R}] \end{array} \right.$

- *Coloration:*

14% $\left\{ \begin{array}{l} \rightarrow [\text{syp}\Phi:\text{ɔ}] \\ \rightarrow [\text{kardjovaskyl}\epsilon:\text{ɔ}] \\ \rightarrow [\text{m}\epsilon:\text{ɔ}] \end{array} \right.$

29% $\left\{ \begin{array}{l} \rightarrow [\text{syp}\Phi\text{R}] \\ \rightarrow [\text{kardjovaskyl}\epsilon\text{R}] \\ \rightarrow [\text{m}\epsilon\text{R}] \end{array} \right.$

1.2.2.2 En position absolue à l'intérieur de mot

Dans cette circonstance, le phonème r connaît d'importantes transformations. Il fait l'objet soit d'amenuïsement, de vélarisation, ou de coloration.

- *Le r amui :*

Exemple: "l'argent", "portable", "regarder", "lorsque"

27% $\left\{ \begin{array}{l} \rightarrow [\text{la:zā}] \\ \rightarrow [\text{p}\Phi:\text{tabl}] \\ \rightarrow [\text{rega:de}] \\ \rightarrow [\text{I}\Phi:\text{sk}] \end{array} \right.$

36% $\left\{ \begin{array}{l} \rightarrow [\text{laRzā}] \\ \rightarrow [\text{p}\Phi\text{Rtabl}] \\ \rightarrow [\text{regaRde}] \\ \rightarrow [\text{I}\Phi\text{Rsk}] \end{array} \right.$

- *Le r vélarisé :*

On assiste très souvent à une situation de mutation du phonème r, c'est-à-dire à « l'incapacité courante de distinguer activement certains sons d'une langue étrangère dont on a pourtant la connaissance passive », en ces termes de R. JAKOBSON (1969-

p.63). On a l'impression que le locuteur le fait pour compenser la consonne perdue. Il a tendance à le remplacer par /k/, /g/ ou /?/. Or ces phonèmes ont ceci de particulier qu'ils s'articulent soit au contact du dos de langue avec le palais dur en ce qui concerne /k/ et /g/, soit encore au contact du palais mou avec le dos de la langue, engendrant une occlusion de l'air supra glottique /?/

Soient les énoncés suivants:

"il fait retourner le sens"

"ma mère porte une sorte de pagne traditionnel"

"le dernier train"

"permettez-nous de récupérer notre porte-monnaie"

Le phonème r en position absolue à l'intérieur de mot devient soit /k/, soit /g/, soit encore /?/. D'où,

11% → [ilfɛretugnelesās]
 → [mame:ᵑpɔgtynsɔgtdɔpaŋtraditjonɛl]
 → [ldegnjetɾɛ]
 → [pɛgmetenudrekyperenɔtrpɔgtmɔne]

9% → [ilfɛretuknelesās]
 → [mame:ᵑpɔktynsɔktdɔpaŋtraditjonɛl]
 → [ldeknjetɾɛ]
 → [pɛkmetenudrekyperenɔtrpɔktmɔne]

14% → [mame:ᵑpɔʔtynsɔʔtdɔpaŋtraditjonɛl]
 → [ilfɛretuʔnelesās]
 → [ldeʔnjetɾɛ]
 → [pɛʔmetenudrekyperenɔtrpɔʔtmɔne]

- *Le r qui entraîne la coloration de la voyelle précédente*

Même à l'intérieur de mot en finale absolue, le phonème r occasionne très souvent la coloration de la voyelle précédente. Ce qui est la manifestation directe du

système linguistique anglais sur la langue française. L'informateur dans ce contexte a tendance à transposer les formes de colorations en existence dans les langues en présence dans le français. Ce qui explique les prononciations suivantes pour les mots "Armelle", "Ernest", "terme":

35% $\left\{ \begin{array}{l} \rightarrow [a:\partial m\epsilon] \\ \rightarrow [\epsilon:\partial n\epsilon s] \\ \rightarrow [t\epsilon:\partial m] \end{array} \right.$

1.2.2.3 En premier élément du groupe consonantique final ou aux frontières des mots

Dans cet environnement, on remarque une tendance à l'allongement de la voyelle précédente.

Exemple: "l'odeur qui se dégage"

"l'heure de travail"

"pour rester au bord de la mer"

39% $\left\{ \begin{array}{l} \rightarrow [lod\ae:kisdegaz] \\ \rightarrow [l\ae:detravaj] \\ \rightarrow [pu:r\epsilon steob\Phi:dlam\epsilon:\partial] \end{array} \right.$

Au terme de cette analyse, nous remarquons une instabilité du phonème r dont les diverses réalisations, qui constituent la partie suivante, confirmeraient les qualificatifs de *consonne affaiblie*, *consonne instable*, *consonne en voie d'évolution*, ou *consonne ondoyante*, qui lui ont souvent été attribués.

II- DES DIFFERENTES REALISATIONS DU PHONÈME R

La position du phonème r dans la chaîne parlée a des implications pertinentes dans l'acte de prononciation. D'où la nécessité de s'interroger sur l'homogénéité ou l'hétérogénéité du phonème r chez les Camerounais à travers les questions suivantes:

Que devient le phonème r une fois qu'il s'est écarté de l'axe du prescrit (la norme) pour se situer dans un cadre réel ? Quelles sont les pratiques effectives de ce phonème dans l'acte de parole ? Intervient-il toujours comme vibrante apico-alvéolaire ou change-t-il de nature une fois qu'il entre dans le système de la communication ; en d'autres termes, quelle évolution articulatoire caractérise le phonème r chez les Camerounais ?

Nous tenterons de répondre à ces questions en présentant dans cette partie les divers changements qui s'offrent à nos informateurs.

II.1 Évolution par confusion phonologique

Nous entendons par confusion phonologique la neutralisation de l'opposition des traits distinctifs entre deux ou plusieurs phonèmes. Cette neutralisation aboutit à ce que MARTINET (1955, p.182) caractérise comme "*abandon, par négligence, de distinctions qui n'offraient pas d'avantages contrebalançant la dépense d'énergie et d'attention nécessitée par leur maintien*".

En effet, la dépense d'énergie et d'attention dont on a besoin pour conserver la particularité des signes phonologiques peut croître ou décroître d'un individu à un autre. Le français des Camerounais tend à se caractériser par une évolution phonétique particulière en ce qui concerne la distinction entre la vibrante r et la latérale l.

Déjà, deux faits saillants participent de cet égarement: d'une part, il faut signaler la non existence du phonème r dans bon nombre de dialectes camerounais. A l'Ouest du Cameroun, la proportion de ceux qui le possèdent est très négligeable. Le Bandenkop est l'une des rares langues utilisant ce phonème. C'est donc dire que la première étape à parcourir revient à rassembler tous les éléments qui puissent faciliter l'acquisition du phonème r;

d'autre part, une fois acquise, celui-ci pose un problème d'intégration dans la base des données phonologiques fonctionnelles du locuteur. Il faudra bien à ce niveau que l'opposition de statut entre le nouveau phonème r et ceux en place soit pertinente

de telle sorte que l'on puisse noter aisément la distinction entre la constrictive vibrante roulée r et la constrictive latérale l.

Or, cette différenciation n'est pas chose facile. La confusion naît du fait de l'existence d'une légère corrélation en ce qui concerne les traits marquants communs et distinctifs entre r et l. Cela s'explique par le tableau ci-dessous.

r	l
Consonne	Consonne
Voisée	Voisée
Constrictive	Constrictive
Orale	Orale
L'apex en contact avec les alvéoles	L'apex en contact avec les alvéoles
Linguale	Linguale
Liquide	Liquide
Sonore	Sonore
Contact interrompu apex / alvéoles	Contact permanent apex / alvéoles
Vibrante roulée	Latérale

Tableau 3: Points de ressemblance et de dissemblance entre r et l

Même si l'une est latérale et l'autre vibrante roulée, ces deux consonnes appartiennent à la grande famille généalogique des constrictives linguales. Ce qui amènera probablement le locuteur à la simplification de la tâche distinctive qui lui est attribuée dans l'acte de parole. Le r que l'on a coutume de caractériser comme un son simple (Paul Passy, 1912) se verra progressivement confondre à la latérale (L).

Glacé / Grâce

Pluriel / Pruriel

En route / En loute

Oncle / Oncre

Nous avons relevé cette phrase émise par un commerçant camerounais résidant en Afrique du Sud:

"Mon oncre maternel ne veut pas que je vende les tissus"

Ceci montre tout simplement que l'opposition entre (R) et (L) n'a pas été totalement distincte dans la conscience de cet usager.

D'après R. JAKOBSON (ibid., p.63), la différenciation entre les liquides (L) et (R) est l'une des plus difficiles à acquérir dans le système phonématique de la langue française. Elle survient très tardivement chez l'apprenant et constitue selon PAUL ZANG ZANG "l'une des pertes les plus précoces et les plus fréquentes chez l'aphasique".

Pour le Bamiléké du Cameroun, qui ne possède pas le phonème r dans sa langue maternelle, la distinction r/l sera difficilement perceptible. M. CALLAMAND (ibid, p.161) pense à ce sujet que les locuteurs qui ne connaissent pas cette distinction dans leur L1 ne la perçoivent pas toujours lorsqu'ils parlent une langue étrangère dans laquelle elle existe. C'est ainsi que les Sénégalais et même les Japonais qui vivent la même situation disent parfois [pali], plutôt que [pari] pour «*paris*», [silmenaz] au lieu de [syrmenaz] pour «*surmenage*».

Le problème devient aigu lorsqu'il influe sur le signifié (le concept). Nous citerons à titre d'exemple cette phrase retenue lors d'une séance de prédication et venant d'un pasteur Camerounais: "*par la glace de Dieu, nous selon sauvés.*"

Cette phrase montre que l'opposition entre les phonèmes r et l n'est pas encore clairement conçue dans le *moi* de cet informateur. Et nous savons que cette confusion peut avoir une incidence importante sur l'auditoire, pour ce qui est de la réceptivité et de l'interprétation du message biblique. Il se formera deux types d'auditoire. D'une part, les hommes avisés, c'est-à-dire capables de comprendre le phénomène de confusion phonologique auquel le pasteur est sujet : pour ceux-ci,

la glace \longrightarrow *la grâce*
selon \longrightarrow *seront*

Cette interprétation est la résultante des valeurs fonctionnelles sociolinguistique et sémio-stylistique données à chacun des morphèmes de la phrase. L'homme averti fera donc une sorte d'écologie du langage en redéfinissant d'abord le cadre dans lequel cette phrase a été émise. Il comprendra alors qu'il est dans un cadre purement religieux et il en déduira que les sèmes alloués à *glace* ne sont en aucun cas partageables avec *grâce*:

<i>glace</i>	≠	<i>grâce</i>
+ froid		+ faveur
+ congelé		+ pardon
+ poli		+ remise de peine
+ luisant		+ remerciement
+ rafraîchissant		+ aide, secours surnaturel
+ givré		+ prière
- faveur		+ gré
- pardon		- congelé
- remise de peine		- poli
- remerciement		- luisant
- aide, secours surnaturel		- rafraîchissant
- prière		- froid
- gré		- givré

La tâche semble plus facile avec l'opposition *selon/ seront* appartenant à deux catégories grammaticales différentes. La confusion phonologique provoque le glissement d'une classe grammaticale à une autre. C'est le phénomène linguistique de l'hypostase que L. TESNIERE (1988, p. 364) appelle *translation* et qu'il définit comme suit:

La translation consiste [...] à transférer un mot plein d'une catégorie grammaticale dans une autre catégorie grammaticale, c'est-à-dire à transformer une espèce de mot en une autre espèce de mot.

Dans le cas précis, la confusion entre r et l crée le transfert.

selon = préposition ↔ suivant, eu égard

seront = verbe être ↔ exister, appartenir

D'autre part se présentera l'auditoire non averti qui prendra toute production du pasteur comme une parole d'évangile, le pasteur étant considéré comme l'homme de "vérité", mieux, "l'honnête homme". Le terme *glace* perçu ici sera défini comme "la lame

de verre dont on – mis pour Dieu dans ce contexte - se sert pour faire des miroirs, des vitrages et qui permettrait à Dieu d'étiqueter, mieux de visualiser tout être humain".

Voilà donc le glissement sémantique né de l'évolution par confusion entre les phonèmes r et l.

L'absence du phonème r dans le système phonologique de la plupart des Camerounais n'engendre pas seulement la confusion entre r et l.

II.2 Évolution par mutation

La mutation dans un phonème peut être définie comme le changement qui influence les rapports phonologiques de deux ou plusieurs allophones, sans accroissement ou décroissement des latitudes distinctives.

Le changement de l'apico-alvéolaire /r/ en vélaire /R/, en uvulaire /b/ ou en /r/ anglais fricatif - comme dans « cry » - est un phénomène très répandu en français. Déjà, ce changement se manifeste comme un signe distinctif individuel ou local dans presque toutes les langues où existe le phonème r. Et comme l'observait à juste titre P. PASSY (1890, p152),

En France, (R) s'est répandu depuis le XVII^e siècle dans toutes les grandes villes et dans plusieurs districts de campagne; de même en Allemagne, où toutefois, d'après Traumant(1), les deux tiers de la population emploient (r). En Danemark,(R) a supplanté (r) à Copenhague, où il s'est ensuite changé en (b); il coexiste avec (r) dans le Jutland. Toute la Suède méridionale prononce (R), tandis que le reste du pays a conservé (r); sur la frontière des deux régions, il existe, d'après M. Storm, des dialectes qui ont (R) à l'initiale et (r) ailleurs. En Angleterre, tandis que le nord prononce (r) et le sud (J), une partie du Northumberland dit (R), qui se trouve aussi ailleurs comme "défaut de prononciation". En Hollande, en Norvège, au Portugal, en Islande, (r) prédomine, mais (R) n'est pas rare.

La même tendance est décelée dans le français camerounais, en ce qui concerne l'articulation du phonème r où /r/ devient progressivement /R/ ou /B/. Cette mutation naîtrait du fait que la vélaire /R/ et l'uvulaire /B/ sont plus faciles à prononcer que /r/. Ce qui amène le locuteur camerounais à procéder par substitution, en ce référant au plus facile à prononcer. Il se passe en effet dans l'inconscient de celui-ci un phénomène de simplification qui permettrait d'éviter les inconvenances ou incongruités que pose l'articulation du r.

Assurément, l'absence du r dans bon nombre de langues camerounaises participe directement ou indirectement à ce processus de mutation, la base phonologique des langues locales prédisposant le locuteur à des articulations postérieures. Ce qui suscite un penchant très poussé pour le /R/ ou le /B/ qui sont d'abord des allophones moins forts que leur voisin /r/ et qui d'autre part sont aussi postérieures et vélares. Le /r/ anglais quant à lui, fait irruption dans le français comme une marque de l'environnement sud-africain à forte tendance anglaise. D'où les exemples suivants enregistrés de certains de nos informateurs:

54% → [ilfɛRɔ̃tuRnɛlsãs]	ou	41% → [ilfɛBɔ̃tubnɛlsãs]
63% → [kRwasad]	ou	32% → [kbwasad]
46% → [laRzã]	ou	22% → [labzã]

Les sons postérieurs, il faut le dire, sont prédominants dans la plupart des langues camerounaises et surtout chez les Bamiléké. Ce qui fait que les allophones de r, c'est-à-dire /R/ et /B/, qui sont postérieurs et très proches de /k/, /g/ et /ʔ/ postérieurs, soient privilégiés par rapport au /r/ antérieur qui ne trouve pas de correspondant ou de voisin direct dans la base phonologique du locuteur camerounais natif du Bamiléké. P. ZANG ZANG (ibid., p.39) établit judicieusement cette équivalence lorsqu'il dit: «*Tandis que [k] et [g] correspondent au [R] pour ce qui est du point d'articulation, le coup de glotte [ʔ], lui, correspond au [B] uvulaire*».

Ainsi donc, il est difficile pour les locuteurs camerounais de dépasser cet état où le système phonateur accorde un privilège aux sons qui se rapprochent de ceux des

langues locales. C'est dire que leur usage d'une langue autre que la langue maternelle laissera parfois percevoir les traces du système local.

Cette métamorphose du /r/ antérieur en /R/ et /b/ postérieurs atteindra un autre stade appelé stade de vélarisation où le phonème r va totalement perdre sa valeur de constrictive pour devenir /k/, /g/, ou /ʔ/, résultante de l'accointance qui existe entre /R/-/b/ et /k/- /g/- /ʔ/.

II.3 Évolution par vélarisation

Dans le souci de compensation du phonème r perdu en position implosive, les locuteurs camerounais mettent en vigueur de nouveaux systèmes dans lesquels ce phonème se métamorphosera totalement pour donner naissance aux phonèmes k, g ou ʔ. Soient les énoncés suivants:

X1- Ma mère porte [p ktə] une sorte [s gtə] de pagne traditionnel

X2- Le chat parti [pakti], les souris dansèrent normalement [n ʔmaləmə].

X3- Le dernier [dɛʔnje] train arrive à six heures et demi

X4- Les africains ne parlent qu'en terme [tɛʔme] d' écorces [ek ksə].

Nous remarquons qu'en fin de syllabe, devant une consonne du même mot, le r a tendance à se substituer par k, g ou ʔ. D'ores et déjà, nous avons vu que le locuteur camerounais a un penchant pour les sons postérieurs, à cause de ses prédispositions linguistiques - les langues locales utilisant très peu de sons antérieurs (Cf II-2). La particularité qu'ont les phonèmes k, g et ʔ d'être des sons postérieurs et dorsaux fera d'eux des phonèmes sollicités dans l'acte de parole; et de ce fait, k, g, et ʔ seront considérées comme des variantes contextuelles de r.

La fréquence d'usage du coup de glotte ne relève pas du hasard. Ceci est en fait un emprunt au système phonologique des langues locales. Un essai de description laissera voir ses aspects fonctionnel, acoustique et génératif.

Du point de vue génératif, la seule valeur distinctive qui nous est offerte, c'est qu'on a à faire à une occlusion. R. JAKOBSON (ibid.) l'appelle "phonème occlusif indéterminé".

Du point de vue acoustique, /ʔ/ est le produit du battement provoqué par l'arrêt subit de l'air expiré.

Sur le plan fonctionnel, P. ZANG ZANG (ibid. p. 36) note que l'intervention du phonème r en position implosive "a pour but de bloquer l'allongement excessif de la voyelle pour une meilleure articulation de la consonne contiguë".

Le mécanisme de production de ce coup de glotte est un fait redondant dans le système établi. Cette ressemblance amène donc le locuteur camerounais à engager un processus d'assimilation, très souvent par contagion, entraînant ainsi des confusions consonantiques. Ici, le locuteur dit /k/, /g/ ou /ʔ/ en fin de syllabe à l'intérieur de mot. Mais il est conscient qu'il laisse percevoir, à travers ces sons, le son [r].

Pour la plupart de nos informateurs qui prononcent /k/, /g/ ou /ʔ/ en lieu et place du phonème r, ce qui est dit n'est pas forcément ce qu'ils croient prononcer. Cependant, dans l'acte de parole, ces derniers ne sont plus sûrs de la valeur exacte de r par rapport à /k/, /g/ et /ʔ/. D'où la "décision" de procéder par simplification en vue de contourner les problèmes que pose le système préétabli et importé. Involontairement donc, les locuteurs vont développer une relation de similitude entre r et k, g, ?.

Cette forme de syllogisme est en effet un facteur influant lors de l'émission du phonème r, la seule différence entre les groupes (k, g, ?) et (R, b) étant que les premières sont dites occlusives tandis que les secondes sont constrictives. Seulement, à l'écrit, on note une prise en compte du r, qui à l'oral est rendu par /k/ dans [pakle] par exemple, mais écrit [parle].

L'exemple suivant, fournit par l'un de nos informateurs - qui ne se limite pas seulement à l'oral, mais qui étale la tendance à la vélarisation à l'écrit aussi - est un cas spécial. Il s'agit d'une phrase relevée dans la copie de l'un de nos informateurs lors d'une séance de Lecture- Ecriture.

Ma mère pokte (pour "porte") une sokte (pour sorte) de pagne traditionnel.

Cette attitude du locuteur à vouloir transposer les marques de l'oralité à l'écrit indique l'effet de calque linguistique où le locuteur imite servilement les structures phonologiques de la langue maternelle.

On constate pour la plupart du temps que le locuteur a tendance à vouloir garder la pointe de la langue collée aux incisives inférieures en position implosive. Cette tendance s'expliquerait par l'aisance que ce dernier aurait d'articuler une consonne postérieure en levant le dos de la langue, et aussi par les difficultés qu'il aurait de produire une constrictive apicale antérieure. Ce qui justifierait, s'il faut voir plus loin, les substitutions de r par /:/ que nous verrons plus tard et dans le même ordre d'idées les tendances suivantes:

$V - C_{sonore} \rightarrow V + [K] + C$

Exemple: articulation [artikylasj] > [aktikylasj]

$V - C_{sourde} \rightarrow V + [G] + C$

Exemple: permettez [pɛRmete] > [pɛgmete]

ardoise [ardwaz] > [agdwas]

regarder [rgaRde] > [rgagde]

$V - C_{labiale} \rightarrow V + [?] + C$

Exemple: marmelade [marmɫad] > [ma?mɫad]

$CV - (r \text{ en fin de syllabe}) \rightarrow V + [:]$

Exemple: mère [mɛR] > [mɛ:ʔ]

angleterre [ãglɔtɛR] > [ãglɔtɛ:ʔ]

Tout ce qui précède nous mène aux conclusions suivantes:

- Le r en fin de mot n'est pas toujours prononcé par le locuteur natif camerounais. Dans cette position, on assiste plutôt à une augmentation de la durée de la voyelle :

Ex: sport [spɔR] → [spɔ:ʔ]

- Le processus d'allongement de la voyelle est interrompu par le locuteur en vue de faciliter l'articulation de la syllabe contiguë.

- Selon la nature de la consonne contiguë, ce stop (:) remplace le r et est représenté par (k, g ou ?).

- Au cas où la consonne suivante est sonore, le (r) devient (k).

- Au cas où elle est sourde, le (r) devient (g).
- Si la consonne contiguë est labiale, le (r) se transformera en (?).

Nous constatons que la tendance à la vélarisation ne se manifeste qu'en fin de syllabe à l'intérieur du mot. Jamais elle ne se produit en fin de morphème ou en début de syllabe. Cela nous amène à réfléchir sur un autre aspect où la métamorphose de r aboutit à la tendance à l'amenuisement en position implosive.

II.4 L'amenuisement du R implosif

Si le r en position implosive intérieure tend à se laisser remplacer par k, g ou ?, le moins que l'on puisse ajouter c'est que chez certains, ce phénomène aboutit à l'évasion totale de r.

En fait, l'articulation du phonème r isolé ne pose, pour la plupart du temps aucun problème au locuteur camerounais. Celui-ci est bel et bien en mesure de le citer comme l'une des vingt et six lettres de l'alphabet français. Il peut aussi le distinguer de [b], [k], [g], [r], [t], [s] etc. Il est même en mesure de dire que [?] ne fait pas partie des lettres de l'alphabet, et même de faire une description phonotaxique.

Seulement, lorsqu'il faut insérer ce phonème dans un discours vivant, le Camerounais le rend différemment. Considérons les énoncés suivants:

- le pluriel de marmelade → [lɔplyrjɛldma:mɔlad]
- les arbitres portent des tricots verts → [leza:bitrɔp :tɔdetrikovɛ]
- que dire ou faire de ces efforts sans support → [kɔdi:ufɛ:dɔsɛzef :sāsyp :]
- j'aimerais avoir une corpulence normale → [emreavwa:y nk :pulāsn :mal]
- personne ne dort chez le laboureur → [pɛ:s nnɔd :lɔlaburœ:]

Nous remarquons qu'en position pré-vocalique, la consonne r est exprimée par le /r/ constrictif vibrant apico-alvéolaire. C'est la raison pour laquelle le problème d'évasion est peu connu lorsque l'informateur dit ou lit "ramage" [ramaz] ou "paralysé" [paralize].

Cependant, nous assistons à une tendance évasive du r en position post-vocalique. Il s'agit d'un phénomène récurrent dans les énoncés de la plupart de nos

informateurs. Tout au plus, certains de nos enquêtés sont confiants quant à leur articulation du r.

Il nous est arrivé de chercher à convaincre l'un de nos informateurs sur la forte tendance de ce dernier à effacer le r post-vocalique, nonobstant sa ferme conviction d'une articulation claire et correcte. Ce n'est qu'à l'audition de l'enregistrement, avec un regard de critique, qu'il a admis que le r post-vocalique n'existait presque pas, et que par mesure de compensation, il procédait inconsciemment à un allongement de la voyelle précédente.

Dans la phrase «*mon frère et ma sœur sont cardio-vasculaires*» émise par ce dernier, dans laquelle devraient figurer quatre r implosif et un r explosif, nous n'avons pu recenser qu'un seul type d'usage : le /r/ apico-alvéolaire explosif de "frère". Les autres r ont été effacés et ont fait place à un bruit né de l'allongement de la voyelle précédente. Donc, au lieu de [mΦfrɛbemasœbsΦkabdjovaskylɛb], nous avons [mΦfrɛ:emasœ:sΦka:djovaskylɛ:].

Faut-il, s'il y a lieu de convenir avec P. ZANG ZANG (ibid., p.30), considérer cette tendance à l'amenuisement du (r) comme " *une simple paresse articulatoire* " ?

De prime abord, r fait partie des quatre phonèmes - r, z, Φ, et v - qui ont la particularité en fin de syllabe d'allonger la voyelle précédente. Et surtout, il y a lieu de noter que, quel que soit le timbre de la voyelle précédant les phonèmes r, z, Φ, et v en positions implosives, la présence de l'une de ces consonnes engendre l'allongement de la voyelle. Roman JAKOBSON (ibid., p.16) expliquera ce même processus chez les adolescents qui, " *n'ayant pas encore acquis le phonème r restituent souvent le couple "voyelle+r" de la même syllabe par l'augmentation de la durée de la voyelle*".

C'est dire que les locuteurs, qui sont déjà désavantagés par le fait qu'ils ne possèdent pas le phonème r dans leur L1, réagiront selon qu'ils se trouvent dans un milieu favorable ou défavorable. L'environnement favorable au "bon usage" du r c'est le milieu dans lequel r se trouve en position explosive, car le courant d'air venant du larynx et la pression au niveau de la bouche sont encore très forts. Dans un milieu

défavorable, le phonème r sera sujet à controverses à cause du fait qu'en position implosive, plus la voyelle le précédant s'allonge, plus la pression baisse.

Nous avons eu deux cas d'effacement à l'écrit du r implosif où les informateurs ont fourni des indices évasifs de ce phonème dans les phrases suivantes:

Xn → "Il fait retouner le sens" pour "il fait retourner le sens"

Xn → Pèsonne ne dort chez le laboureur» pour "personne ne dort chez le laboureur"

Dans le deuxième cas, on note l'usage de l'accent grave qui originellement n'existe pas dans le mot "*personne*". Ce qui laisse croire que le er aurait trouvé un voisin immédiat ϵ , voyelle dont le degré d'aperture est dit ouvert.

Ainsi donc, l'amenuïement est un fait marquant en ce sens qu'il favorise l'allongement de la voyelle précédente. Cependant, il reste à vérifier si cet allongement ne peut pas engendrer une tendance à la coloration.

II.5 Tendence à la coloration de la voyelle précédente

Le terme *coloration* est ici employé pour désigner non une succession ou réunion de deux voyelles - ce que nous appellerons *diphthongaison* - mais le changement du timbre d'une voyelle, sans hiatus ou mieux encore, sans mouvement transitoire et sans direction du mouvement, produisant le dédoublement.

Les colorations les plus courantes résultent du dédoublement des voyelles longues difficiles à prononcer de manière régulière. L'effet d'unité est brisé lorsque l'usager extériorise une légère relance de puissance ou encore lorsque la voyelle longue s'exprime avec un timbre composé. La modification du timbre qui s'accroît ainsi n'indique pas le passage d'une voyelle à une autre. Il s'agit tout simplement d'une ruse machinale qui n'est pas rendue à l'écrit. Et, c'est un fait régulier chez l'enfant qui acquiert une langue.

R. JAKOBSON (ibid., p.16) faisait déjà allusion au changement produit lors de l'acquisition du langage lorsqu'il affirmait:

Certains enfants n'ayant pas encore acquis le phonème /r/ restituent souvent le complexe /v+r/ de la même syllabe par l'augmentation de la durée de la voyelle".

Cette remarque trouve sa justification dans le comportement langagier de certains camerounais, où l'augmentation de la durée de la voyelle entraîne généralement sa coloration.

Une fois la coloration formée, elle est sujette à une double influence: d'une part la *dissimilation*, où les deux éléments de la coloration tendent à s'éloigner les uns des autres ; et d'autre part *l'assimilation*, qui se déploie à homogénéiser la voyelle longue en rapprochant les deux éléments de la coloration – effet du changement du timbre de la voyelle longue - à l'état initial.

Dans le français des Camerounais vivant en Afrique du Sud, le phénomène de coloration est fréquent et revêt deux formes principales. La première est dite *décroissante* et s'articule ainsi qu'il suit:

- Une voyelle ouverte se ferme progressivement sans changer de classe :

Exemple: *mon frère et ma sœur sont cardio-vasculaires*

qui donne

[m Φ frɛ:↘ a emasœ:↘ a s Φ kadjovaskylɛ:↘ a]

Dans cette forme de coloration, il se manifeste un phénomène de dégradation de la voyelle, favorisée par le relâchement articulaire après la chute du r implosif.

- Une voyelle distincte quelconque est suivie d'un bruit vocal plus ou moins perçu confusément. C'est le cas illustré dans la phrase suivante:

Personne ne dort chez le laboureur → [pɛ?s Φ nnədd Φ ?]eləlaburœ?

Ici, la voyelle se dédouble en se terminant par une sorte de susurrement ou murmure vocal indistinct.

D'autre part, de la tendance opposée des deux éléments de la coloration, il résulte très souvent une mutation complète de sa structure. Ce qui donne naissance à la seconde forme de coloration dite croissante où le premier élément devient moins sonore que le deuxième. Dans ce cas, la voyelle fermée se transforme en voyelle ouverte ou semi-ouverte sans changement de classe.

Exemple: Ne pas me perturber lorsque je savoure mon heure de repos

[npampɛ:aty: → ʰbelɸ:ðskɸsavu: → ʰmɸnœ:adrpo]

Comme on le voit si bien, la première voyelle devient consonante et continue à s'éloigner en se refermant, après accroissement de la coloration. Elle atteint ainsi le point où le frottement consonantique se fait ressentir.

Il est impossible de considérer la coloration comme la succession de deux voyelles dites "pleines". En fait, l'oreille percevrait dans une telle succession deux voyelles nettement différenciées constituant deux sommets de syllabe successifs. Au contraire, en accord avec F. CARTON (ibid.), il s'agit d'une "*inflexion lente qui relie la voyelle à l'appendice vocalique final, qui, de son côté, ne constitue pas un sommet de syllabe*".

La coloration est donc le résultat de l'action d'allongement du r post-vocalique sur la voyelle et renforcée par l'articulation relâchée des locuteurs camerounais. On réalise à ce sujet que le relâchement articuloire empêche les sujets de tenir l'articulation jusqu'au bout. Ce qui provoque un glissement au niveau de la tension musculaire et le changement de timbre.

L'examen de toutes les réalisations possibles du phonème r chez les Camerounais conduit à deux remarques:

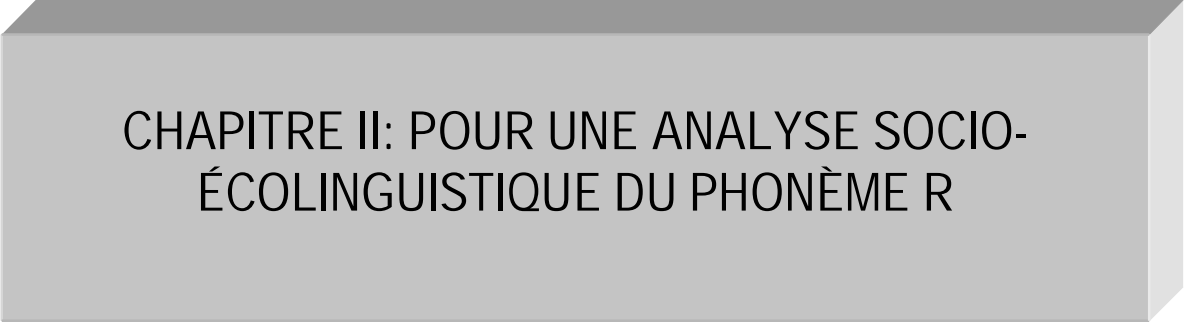
1- Le phonème r revêt plus d'une forme, à portée inégale. C'est tantôt la tendance à la mutation, à la vélarisation, à l'amenuisement, tantôt la tendance à la confusion consonantique pure et simple ou à la coloration de la voyelle précédente du r implosif. On parlera ainsi de pluralité d'usages dans l'unicité du r en ce sens qu'un seul

et même phonème matérialisé à l'écrit par le signe [r] révèle plusieurs usages selon sa position dans la chaîne parlée.

2- Le phonème r pose un problème d'instabilité. En effet, les réalisations de r par les Camerounais confirment les observations souvent faites, que r est en français une consonne très affaiblie, instable et en voie d'évolution. Ce phonème, nous l'avons vu, varie d'un individu à un autre, d'un groupe à un autre, d'une communauté à une autre. Autant le r parisien diffère du r bourguignon, autant le r bamiléké différera du r bété ou nordiste. On est donc à se demander quelle peut être la distribution géographique et sociale de chacune des évolutions de ce phonème au sein des Camerounais d'Afrique du Sud.

Nous avons essayé de relever les différentes manifestations du phonème r chez les Camerounais. Notre intention n'était pas d'établir une correspondance entre les Camerounais et les réalisations qui découlent de leur identité. Nous avons voulu souligner que chez les Camerounais, la position du r dans le mot affecte ses réalisations.

Ce chapitre s'est intéressé à des données purement phonologiques et linguistiques. Or, s'il faut comprendre ce fait de langue, il serait opportun de faire référence au social, et donc, à la diachronie, à l'histoire. D'où l'importance d'une étude quantitative du r, en insistant sur les distributions écologiques et sociolinguistiques de ce phonème.



CHAPITRE II: POUR UNE ANALYSE SOCIO-
ÉCOLINGUISTIQUE DU PHONÈME R

Il nous revient dans ce chapitre d'analyser les contraintes extralinguistiques qui régissent le comportement de chaque variante du r à travers une étude sociale et géographique des variantes linguistiques.

L'usage du phonème r en Afrique et particulièrement au Cameroun se distingue comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent du r prescrit dans le FrR. Cela ne relève pas du hasard. J. TABI-MANGA (Jan-Mars 1990, p.11) affirmait déjà que

les langues [africaines] et le français définissent par leur contact l'espace de rencontre , d'affrontement et de dialogue de deux cultures, de deux perceptions du monde ou de deux théories différentes du monde.

Cela justifie le facteur d'indissociabilité connu par les concepts *langage, culture et société*. En effet, les locuteurs camerounais présentent habituellement une attitude que J.P. MAKOUTA-MBOUTOU (1973, p.153) définit comme

un va-et-vient de la langue maternelle au français et de celui-ci à la langue maternelle; ce qui donne naissance à [des] confusions, [des] collusions de sens, [des] faux sens et [des] contresens.

Nous avons pu jusqu'à présent énumérer les différents changements du r chez les Camerounais. Maintenant nous partirons d'une considération selon laquelle la variable r est un facteur de différenciation et d'identification sociale chez ces derniers, pour montrer l'effet des stimuli extérieurs sur les pratiques du r considérées ici comme des ensembles de variantes. Plusieurs interrogations nous permettront d'élaborer notre travail.

Le changement linguistique est-il le résultat de l'évolution d'une écologie linguistique donnée? Le statut d'une langue telle le français dans la communauté camerounaise, les compétences de celui qui la parle, l'appartenance géographique du locuteur sont-ils tributaires de l'évolution du phonème r? Si l'on convient avec Henri FREI (1929, p. 292) que

"[La] société agit sur le langage principalement par la manière dont elle détermine le dosage des besoins linguistiques - d'une langue, d'une classe sociale ou d'une époque à l'autre",

n'est-il pas possible de voir en l'évolution du r au sein des Camerounais une conséquence de l'écologie linguistique, ou encore ne peut-on pas par là prévoir ou envisager dans le temps et l'espace les différents comportements du phonème r chez un locuteur X à un temps T et dans un milieu M?

Nous nous attellerons donc à analyser les effets d'une écologie donnée sur le français importé des Camerounais.

Notre hypothèse de base est la suivante: étant donné deux sous-groupes quelconques de locuteurs camerounais classés graduellement sur une échelle stratifiée, l'ordre d'apparition définit la différence qui existe entre ces deux sous-groupes en ce qui concerne l'emploi du phonème r. C'est la raison pour laquelle nous procéderons par comparaison, en opposant deux groupes linguistiques camerounais, tout en considérant les indices de stratification sociale que sont le sexe, la profession, l'environnement, le niveau de langue, et la classe d'âge.

Nous avons conçu une phrase comportant plusieurs r à prononcer par des groupes confondus de bamiléké et de bété d'Afrique du Sud, notre objectif étant de parvenir à prédire ou entrevoir les comportements langagiers à travers la niche écolinguistique et les stratifications sociales des informateurs.

I- ANALYSE ÉCOLOGIQUE DU PHONÈME R

I.1 Parlant de la galaxie camerounaise

Limité au nord par le Tchad, au sud par le Gabon, le Congo et la Guinée Equatoriale, à l'Est par la République Centrafricaine et à l'Ouest par le Nigeria, le Cameroun est un pays linguistiquement hétérogène, c'est-à-dire une vaste galaxie sans langue nationale dominante.

I.1.1 Politique linguistique au Cameroun

En effet, hérité de la tutelle française, le français entretient avec les 248 langues nationales des relations très complexes. Sur le plan national, il partage avec l'anglais le statut de langues officielles depuis 1961.

Le français est la langue essentielle de l'Etat, de l'enseignement et du dialogue formel, des médias camerounais, avec l'anglais. Il est aussi la langue de la rue et de la famille.

Bien que considéré comme langue véhiculaire à cause de la pléthore des langues nationales, le français s'oppose aux principales langues véhiculaires du pays que sont: le *foulfouldé* dans le nord (à l'exception du Logone-et-Chari où domine l'arabe), l'*ewondo*, le *bulu* ou le *makia* dans le Centre, dans le Sud et, à l'Est respectivement, et enfin le *pidgin-english* à l'Ouest, dans le Littoral, au Nord-ouest et dans le Sud-ouest.

Sur le plan géolinguistique, le Cameroun est disséqué en dix provinces, et, malgré le foisonnement de langues dans chacune des provinces, l'usage d'une langue donnée dépend du milieu et de l'époque d'utilisation.

Nous nous sommes inspiré du modèle gravitationnel d'Abraam de Swaan modifié par CALVET (1999, pp.76-94) que nous avons complété, en vue d'une adaptation aux exigences camerounaises, pour présenter les réalités linguistiques de ce

pays et les rapports existant entre les langues en présence. Ensuite, nous avons classé les langues dans une grande constellation stratifiée en 5 niveaux ci-dessous cités, en considérant les possibilités suivantes :

- Le locuteur à un niveau donné parle une autre langue du même niveau. C'est ce que Calvet appelle "*bilinguisme horizontal*".
- Le locuteur parle, en plus de sa "L1" une autre langue située à un niveau supérieur ou inférieur à sa langue L1 dans le modèle gravitationnel. Il s'agit dans ce cas de "*bilinguisme vertical*".

Niveau 1	langues hyper-centrales	latin, allemand, espagnol
Niveau 2	langues super-centrales	français, anglais, pidgin
Niveau 3	langues centrales	langues provinciales
Niveau 4	langues périphériques	langues départementales
Niveau 5	langues sous-périphériques	langues des arrondissements

Au *niveau 1*, nous avons trois langues qui sont considérées comme deuxièmes langues étrangères et qui sont acquises par le biais de l'éducation à partir de la première moitié du premier cycle. C'est dire qu'il est presque impossible de trouver de locuteurs camerounais ayant pour langue première ou maternelle une langue hyper-centrale, sauf si ceux-ci sont nés et/ou ont vécu dans les pays où ces langues sont parlées.

Au *niveau 2*, nous avons deux langues importées (le français et l'anglais) acquises formellement et/ou informellement, qui ont donné naissance à une forme de créole appelée le *pidgin-english*. Les locuteurs de ces langues sont soit en situation de monolinguisme (au cas où l'une de ces langues est établie comme langue maternelle de l'utilisateur), soit en situation de bilinguisme horizontal ou vertical. Et, seule les Camerounais d'une certaine classe d'âge (les jeunes de 0 à 30 ans) ou d'une certaine classe sociale (nantis) peuvent avoir l'une de ces langues comme langue première. Ces langues sont les plus partagées dans le territoire, à cause des fonctions qu'elles occupent dans la société. Le français par exemple est partagé par 2,5 millions de locuteurs habituels et au moins autant de locuteurs occasionnels (cf. J.C. BRUNEAU, "

Le Cameroun, une Afrique en miniature. Ethnie et parler commun", www.ambafrance-cm.org).

Au *niveau 3*, nous avons des dizaines de langues provinciales qui sont locales (le *duala*, l'*ewondo*, le *bulu*, le *bassa*, le *fe'fe'*, le *medumba*, le *makia*, le *foufouldé*, le *shumpamum*, etc.) dont les locuteurs sont soit en situation de bilinguisme horizontal ou vertical, soit en situation de monolinguisme, soit encore en situation de trilinguisme (une ou deux langues du niveau 2, une ou plus d'une langue du niveau 3, et/ou une langue de niveau inférieur).

Aux *niveaux 4 et 5*, nous avons une pléthore de langues dont les locuteurs présentent une forte tendance au plurilinguisme vertical et horizontal.

Au Cameroun, on note une variation de forces linguistiques en fonction de l'environnement. Dans les zones rurales, il y a une très faible attraction vers les langues super- centrales. Parfois même se crée un conflit d'attraction où les langues centrales veulent devenir super-centrales et les langues périphériques centrales. Illustrons ceci par un exemple précis.

Dans la province du centre, le français est la langue super-centrale à Yaoundé. Autour du français se greffent plusieurs autres langues locales dans le groupe ethnique Bété. C'est le cas de l'*ewondo* par exemple. Ensuite, si l'on se déplace vers une zone rurale telle Mbalmayo, l'on verra un conflit d'attraction entre l'*ewondo* supposé être la langue centrale et le français. Et bien plus encore, il ya d'autre part les langues périphériques – telle l'*eton* – et les langues sous-périphériques – le *mvo-namve*, le *yebekolo*, le *beyidzolo*, etc. On note une sorte de quête d'identité perdue où les langues centrales cherchent à dominer les langues super-centrales.

Le locuteur d'une langue de niveau sous-périphérique apprend d'abord la langue du niveau périphérique de sa constellation. Ensuite, il acquiert, par le biais de l'école une ou toutes les langues super-centrales (le français et l'anglais) et éventuellement, selon ses orientations scolaires l'une des langues hyper-centrales (latin, allemand, espagnol).

	Langues hyper-centrales	langues super-centrales	langues centrales	langues périphériques	langues sous-périphériques	Pidgin Camfranglais
Acquisition spontanée		√	√	√	√	√
Acquisition programmée	√	√	≈√			

Tableau 4 : Mode d'acquisition des langues en présence au Cameroun

Pour la plupart du temps, les locuteurs de la langue super-centrale parlent une langue verticale ou horizontale à celle-ci. Dans ce cas, en plus du français et/ou de l'anglais qu'ils acquièrent spontanément ou de manière programmée, ils ont leurs langues maternelles ou langues locales qu'ils apprennent soit dans le tas, soit aussi à l'école (cas rares). Très souvent, la L1 (la première langue acquise) influe directement ou indirectement sur la L2 et crée de ce fait des conflits psycholinguistiques et même sociaux où L1 veut prendre le pas sur L2 en l'altérant ou en l'éraflant totalement.

Cependant, le locuteur natif de la langue super-centrale a tendance à rejeter ou mieux ignorer l'existence des langues centrales ou périphériques. Et ce type de locuteur ne rencontre presque aucun obstacle à prononcer le phonème r. C'est le cas chez les jeunes générations qui manifestent une espèce d'« allergie » face à leurs langues locales. Ils sont parfois soumis à des tortures psychologiques lorsqu'ils se déplacent pour les villages et se trouvent dans un cadre où les langues centrales ou périphériques sont dominantes et la/les langue(s) super-centrale(s) presque inexistantes.

Les locuteurs du *niveau un* sont généralement des gens instruits, les séminaristes, et les vieillards qui ont vécu avec des missionnaires ou colons. L'espagnol et l'allemand sont considérés dans le système éducatif comme langues secondes de l'enseignement appelées langue étrangère ou seconde. L'initiation commence à partir des classes de quatrième. Cependant, le système se restreint pour l'élève qui s'oriente vers les séries scientifiques (l'espagnol et l'allemand sont exclus du programme). Seuls

les *littéraires* en font usage dans les classes supérieures (seconde, première et terminale A₄).

Le Latin, lui, est diffusé dans très peu de lycées ou collèges. Généralement, il est enseigné dans les séminaires ou les écoles missionnaires comme langue ancienne, et aussi au tertiaire, pour les étudiants de Lettres Modernes et Anciennes.

Les locuteurs des langues centrales, périphériques et sous- périphériques sont soit en situation de bilinguisme horizontal, soit en situation de bilinguisme vertical décroissant (au cas où le locuteur de la langue centrale connaît encore une langue périphérique ou sous-périphérique), ou encore en situation de bilinguisme vertical croissant (cas où le locuteur de la langue sous-périphérique par exemple connaît en plus de sa L1 une langue supérieure à la sienne dans le modèle gravitationnel). Généralement, si le locuteur de la langue sous-périphérique veut acquérir une langue périphérique, il doit franchir plusieurs étapes pour pouvoir aspirer à la "perfection". S'il vit en zone rurale, il sera buté à des obstacles qu'il n'aurait peut-être pas connus s'il se trouvait en milieu urbain.

Avec ce foisonnement de langues, ce qu'il y a d'important à signaler c'est la place du phonème r dans les langues locales. En effet, la plupart des langues camerounaises ne possèdent pas ce phonème dans leur alphabet.

Dans toutes les provinces de l'Ouest, du Nord-Ouest et du Sud-Ouest par exemple, seul un nombre très négligeable de langues (à l'instar du *bandenkop*) intègrent le phonème r dans leur alphabet. Seuls les emprunts et les prénoms importés font usage de ce phonème.

Dans les langues des provinces camerounaises du Centre, du Sud, de l'Est et même du grand Nord, ce phonème existe bel et bien, mais n'a pas le même statut linguistique qu'en français. Il est beaucoup plus accentué et le nombre de vibrations de l'apex est plus élevé. C'est le cas du r dans le mot ewondo "tekarnaa"- /t̪kar̩naha/ (dire) où le signe /t̪/ étire le son /r/.

L'alphabet de la majorité des langues côtières du Cameroun, par contre, intègre le phonème r. Et, son emploi est presque identique à celui du Français de Référence.

L'observation faite de ce qui précède est que l'état d'une langue et la façon de parler d'un individu ou d'un groupe de personnes sont déterminés par le poids démographique de ladite langue (c'est-à-dire le nombre de locuteurs natifs), la force d'attraction qui se manifeste entre les différents *niveaux* de la constellation, c'est-à-dire le pourcentage de locuteurs en situation de bilinguisme horizontal ou vertical - croissant ou décroissant et sa sujétion, à savoir le nombre de locuteurs de cette langue qui sont bilingues.

I.1.2 Un exemple de modèle gravitationnel : la communauté bamiléké

La situation linguistique dans la communauté bamiléké est celle de multipolarité. En effet, une dizaine de langues que l'on considère ici comme des langues centrales (*Ghɔ́málá', Medumba, Mengaka, Mungaka, Nda'nda', Ngiemboon, Ngomba, Ngombale, et Shumpamen*) ont leurs langues périphériques propres et se partagent quelquefois des langues périphériques.

Les langues centrales sont celles considérées comme langues majeures dans chaque département de la province. Elles entretiennent des rapports conflictuels en ce sens qu'elles sont toutes à la quête d'une position dominante. Lorsque l'on parle de l'ouest -Cameroun, il est difficile de désigner la langue centrale propre à cette province. On vient donc à considérer les langues majeures de chaque département comme langue centrale que l'on place horizontalement à côté des autres langues d'autres départements.

La position du français est très délicate dans cette province, du moins par rapport aux langues en présence. Il est considéré comme langue véhiculaire mineure dans les villes de la province à côté du *pidgin-english*, qui est l'une des langues véhiculaires. La diffusion du français par les médias n'est pas très considérable. Ici, il faut bien être en possession d'un poste téléviseur pour visionner les images diffusées en français et/ou en anglais. Les Locuteurs résidents ont tendance à ne capter que les

émissions radiophoniques diffusées en langues locales. Ce qui crée une dépendance notoire du français aux langues locales.

Cependant, le locuteur camerounais francophone d'Afrique du Sud se trouve dans une toute autre constellation : en plus de son bagage linguistique issu de son origine camerounaise, onze langues lui seront offertes, dont les plus importantes sont l'anglais, l'afrikaans et quelques autres langues dominantes (*Sizulu, Sisotho, Khosa*). Le français, principalement utilisé en famille et entre amis, se verra progressivement et même définitivement remplacé par l'anglais, devenu la langue des grandes communications.

Nous avons mené en mi-2003, puis en 2005, une enquête sociolinguistique auprès des ressortissants de l'Ouest-Cameroun et résidant en Afrique du Sud. Le but de cette enquête était de déterminer la place du français au sein de cette communauté. Il revenait à chaque enquêté de remplir l'*annexe 1*.

Les résultats obtenus sont les suivants:

- *Analyse 2003* :

30 % de la population enquêtée sont locuteurs natifs du français dont 49% âgés entre 5 et 20 ans (avec 49% de sexe féminin), 48 % entre 21 et 30 ans (avec 57% de femmes) et 3% entre 31 ans et plus (62% d'hommes et 38 % de femmes) ;

44% de nos informateurs sont locuteurs natifs des langues du groupe Bamiléké de l'Ouest-Cameroun dont 52% âgés entre 31 ans et plus – parmi lesquels 56% de femmes -, 12% entre 5 et 20ans -avec 59% de femmes -, et 36% entre 21 et 30 ans dont 48% sont des femmes ;

Une autre catégorie d'informateurs (26%) est constituée de locuteurs natifs de l'anglais, avec le français acquis soit en situation informelle au Cameroun ou en Afrique du Sud, soit même par le biais de l'école. Ici, soit l'informateur est âgé entre 5 et 20 ans (69%), soit il a grandi dans un milieu où l'anglais était la langue de communication (23%).

- Analyse 2005 :

Ici, l'on observe une chute considérable du taux d'usage et d'usagers du français. Et, la tendance à la vélarisation et à l'amenuisement du phonème r relevée chez nos informateurs en 2003 fait progressivement place à la coloration de voyelles environnantes. D'autre part, le phonème français vibrant r devient fricatif ou spirant, à cause de l'influence du r l'anglais.

Langues	1 ^{ère} langue	2 ^{ème} langue	3 ^e langue	Taux de véicularité en %	
				2003	2005
Français	30	54	16	41	26
Anglais	26	32	42	47	69
Langues Bamiléké	44	37	23	12	5

Tableau 5: Distribution linguistique en pourcentage des informateurs

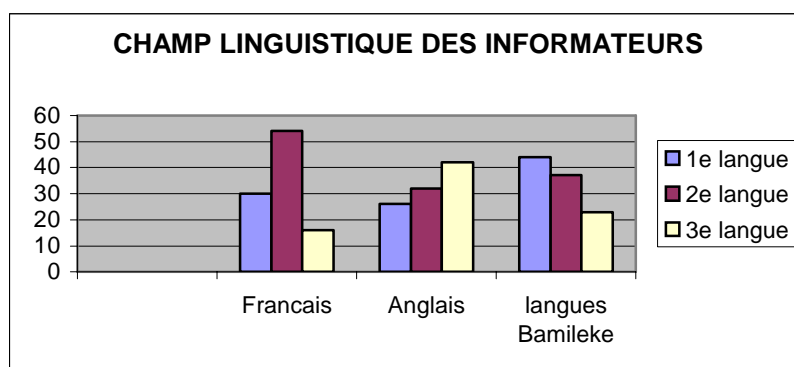


Figure 3: Champ Linguistique des informateurs

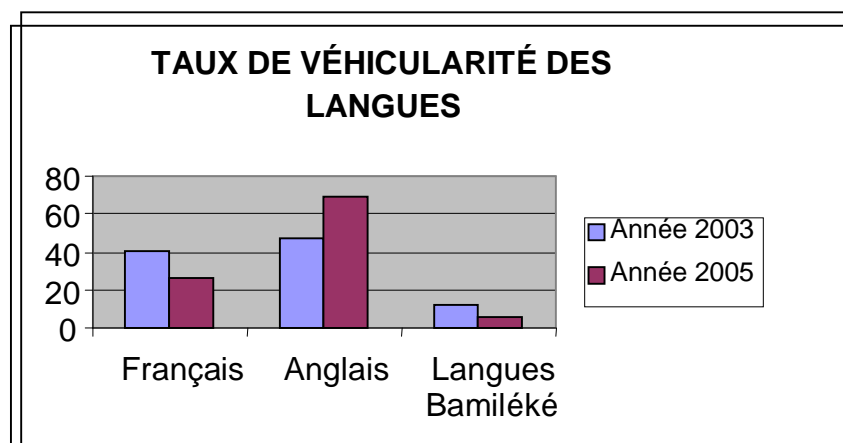


Figure 4: Taux de véicularité des langues

Tout ce qui précède nous permet d'envisager la position du français vis-à-vis des autres forces en présence et par conséquent l'effet de cette position sur ladite langue, ou pour pousser plus loin, sur l'attitude d'un phonème tel que le r français.

La première remarque qui s'impose c'est que le français, bien que largement propagé dans le territoire camerounais depuis l'époque coloniale, reste une langue de l'élite, la langue des jeunes en milieux urbains et des opportunistes en milieux ruraux. C'est la langue des grandes communications, la langue des médias, la langue de l'enseignement, et aussi, il reste l'une des langues véhiculaires à haute portée dans les zones qui regroupent les habitants d'origines diverses.

En Afrique du Sud, il est utilisé dans des circonstances particulières - entre membres de la famille, entre les ressortissants de pays francophones, entre apprenants et natifs ou initiés, et dans certaines écoles de la place - . La faiblesse du *taux de véhicularité* - entendu comme le pourcentage d'usage de la langue par le groupe linguistique - étant considérable, la probabilité que l'on soit en situation régressive de l'axe de la performance devient élevée. C'est la raison pour laquelle le français des Camerounais en Afrique du Sud sera jonché de traces laissées par les langues fortement utilisées ou prisées, à l'instar de l'anglais.

D'autre part, l'on remarque que le français se trouve beaucoup plus en situation de langue seconde chez les locuteurs camerounais d'Afrique du Sud, bien que la langues maternelles camerounaises soient reléguées au second plan au profit des langues véhiculaires dominantes en présence. La langue véhiculaire que nous définirons comme le canal par lequel un locuteur de la langue A communique avec un autre locuteur de la langue \bar{A} (lu *non A*) peut être l'anglais, une langue sud- africaine, le français ou autres langues incluses dans le répertoire du locuteur ; tout dépendant de l'interlocuteur et de la situation de communication.

Si donc en fin de compte, les champs d'utilisation et de réception du français sont réduits chez les locuteurs camerounais à cause des nécessités linguistiques et de la galaxie des langues en présence en Afrique du Sud, ne faut-il pas analyser les effets de l'écologie sur l'état du français? En d'autres termes, le degré de plurilinguisme d'un

locuteur, son rôle social, les fonctions des langues, etc., ne sont-ils pas des facteurs de l'évolution d'une langue donnée?

I.1.3 Effet de l'écologie sur la langue française

L'interdépendance entre langue, culture et société a une influence sur la nature, l'état de la langue en usage. C'est dans ce sens qu'une langue parlée par différents groupes socioculturels diffère d'un groupe à un autre. Ce comportement s'explique par le fait que la langue est destinée à révéler la civilisation qui l'a forgée, en conséquence sortie de celle-ci, le locuteur mérite de la transformer et la tailler en vue d'un meilleur ajustement.

Dès lors, nous n'étudierons plus les allophones du phonème r en eux-mêmes, mais comme des phénomènes de communication permettant l'adaptation du signe aux contextes situationnels, référentiels, interpersonnels ou même actionnel. En considérant les langues comme des tentatives de représentations de la réalité - discontinuité de la langue / continuité de la réalité - nous verrons que chaque civilisation est exotique pour l'autre, d'où l'idée d'altérité.

La langue étant le reflet d'une culture, l'environnement socioculturel et naturel l'influence. Cette interdépendance entre langue et culture, entre langue et réalités sociales se discerne dans le français des Camerounais où le phonème r a un usage marquant par rapport au domaine d'emploi et à la fréquence d'usage.

I.1.3.1 Domaine et fréquence d'emploi

La notion de domaine d'emploi pose le problème de champ d'expérience auquel appartient un phénomène. C'est une notion générale et stable; par conséquent, elle s'oppose à la situation d'emploi, particulière et aléatoire.

Cela signifie qu'on n'apprécie pas le domaine d'emploi d'un phonème par rapport à un idiolecte ou une conversation particulière. On l'apprécie par rapport à l'usage linguistique d'un groupe social. Le domaine des usages d'un phonème correspondra

donc à ce que R. GALISSON et D. COSTE (1976, p164) appellent «*l'un des champs d'expérience communs à tous les membres d'une communauté linguistique donnée*».

La problématique du domaine d'emploi oppose les paradigmes *norme* (bon usage) et *normes* (langage courant, usuel, évolutions). Cette opposition paradigmaticque se perçoit entre le phonème r du Français de Référence et le r du « Français Camerounais ».

En effet, comme nous l'avons vu au chapitre précédent, le phonème vibrant apico-alvéolaire r possède 3 allophones (/r/, /R/ et /b/). Cependant, l'environnement socioculturel camerounais favorise un emploi courant de ce phonème. Et le domaine d'emploi est déterminé en fonction du milieu dans lequel on se trouve.

le phonème r dans le français dit bamiléké	
Zones rurales camerounaises	+ normes endogènes
zones urbaines camerounaises	+/- normes endogènes +/- norme standard
Afrique du sud	- normes endogènes +/- norme standard +/- norme (r anglais)

Tableau 6: Evolution du phonème r selon le milieu

Nous voyons qu'en zones rurales camerounaises, le phonème r est très souvent orienté vers les usages locaux. Ceci est dû au fait que le r importé, presque inexistant dans les environnements linguistique et socioculturel, pose un problème de prononciation qui obligera l'utilisateur à des choix préférentiels. Il faut le noter, les langues qui prédominent dans les zones rurales sont généralement les langues centrales du département dans lequel on se trouve. Et de ce fait, la fréquence d'emploi d'une langue donnée aura un effet sur l'autre langue voisine ou verticale.

La fréquence d'emploi peut être définie comme le nombre d'occurrences d'un même fait de langue, d'une même unité linguistique dans un discours ou encore la probabilité d'usage d'une même langue, d'un même fait de langue ou d'une même unité

linguistique. La fréquence ici est surtout la récurrence d'une même évolution dans la langue, l'usage d'une communauté linguistique.

Nous avons noté des changements de grande, de moyenne et de faible fréquence dans l'usage du phonème r par la communauté camerounaise d'Afrique du Sud. Selon les besoins socio- culturels, /k/ est plus fréquemment employé pour /r/ que /g/ ou /ʔ/. Ce qui justifie l'assertion de COSTE et GALISSON (ibid., p. 242) pour qui le changement est « *directement liée aux notions d'utilité, de rentabilité et même de disponibilité* ». Le degré de fréquence de /k/ mis pour le phonème r traduit son importance socioculturelle. Dans le français camerounais, nous avons des zones où le r évolué est de grande fréquence.

Ville	[R] à peine perçu	Vélarisation	Amenuisement du [R]	Mutation du r vibrant en r fricatif ou spirant anglais	Mutation de [r] en [R] ou [b]	Coloration de la voyelle précédente
Johannesburg						
Pretoria						

Tableau 7: Délimitation par zone de fréquence d'usage du phonème r

Gris = zone de grande fréquence

Quadrillé = zone de moyenne fréquence

La fréquence d'usage des langues sud-africaines n'étant pas la même d'une ville à l'autre, il faut noter que l'anglais est plus en utilisation par nos informateurs de Pretoria en comparaison à la fréquence d'utilisation de cette langue par les locuteurs camerounais de Johannesburg.

L'utilisation des langues locales camerounaises comme moyen de communication entre originaires de même régions est un fait notoire et récurrent dans la ville de Johannesburg. Bien plus encore, Johannesburg étant surtout une zone commerciale, les informateurs y vivant sont beaucoup plus impliqués dans les affaires, ce qui explique leur flexibilité en matière d'usage des langues maternelles et la forte tendance à la vélarisation. Il faut bien le noter, sur le plan climatique, Johannesburg est une zone moins chaude que Pretoria. Le climat froid connu dans cette région serait probablement l'une des causes d'amenuisement du r.

D'autre part, l'usage fréquent de l'anglais comme moyen de communication par les informateurs de Pretoria n'est pas un fait de hasard. Pretoria, la capitale administrative de l'Afrique du Sud, est aussi la ville qui regroupe la plupart des intellectuels, étudiants et jeunes camerounais à la quête du savoir. La forte fréquence d'usage de l'anglais au sein de ce groupe d'informateurs de Pretoria est la résultante du phénomène de confusion du r vibrant par le r anglais fricatif.

Tout ceci montre l'impact que l'environnement peut avoir sur la langue. Ainsi, selon les besoins de la communication, le r est changé en /k/, /g/, ou /ʔ/, /l/, /R/ et /ɸ/ à des fréquences différentes. L'environnement influence donc l'emploi du r, d'où la notion d'*allophone-témoin* que A. REY (1970, p168) définit comme le signe "*expressif et tangible qui concrétise un fait de civilisation*".

Il y a alors une interdépendance entre langue, culture et société c'est-à-dire entre l'écologie linguistique et la société. Par conséquent, le français que nous parlons, le r que nous produisons n'est pas forcément celui qui représente le mieux La réalité, mais Notre réalité, telle que nous la percevons. Dès lors, un même r produit par des locuteurs d'origines diverses subit de transformations différentes. En effet, les locuteurs exploiteront les ressources disponibles dans leurs langues locales et chercheront à adapter le système importé à leurs réalités pour exprimer leur pensée. Ils s'approprient le r du Français de Référence, le personnalisent en le rendant comme une réalité nouvelle ; ce qui justifie le fait qu'une valeur A transite par une autre valeur opposée B pour donner naissance à une nouvelle base A', faisant ainsi place à deux phénomènes écologiques que CALVET (ibid., p. 142) nomme *acclimatement* et *acclimatation*.

II- ANALYSE SOCIOLINGUISTIQUE DE R

Au Cameroun, comme partout ailleurs en Afrique francophone, les locuteurs qui se servent du français, soucieux de sauvegarder la vitalité de leur patrimoine culturel, d'en affirmer l'universalité et de nommer de façon adéquate les réalités culturelles,

s'appliquent à élargir les horizons du phonème r en lui donnant toutes les modifications sus- vues. Et, comme le dit G. MANESSY et P. WALD (1984, p.13)

Tout leur effort tend à [...] adapter la langue française à des manières de sentir et de concevoir proprement africaines.

Cela signifie que ce qui détermine les performances linguistiques, ce n'est pas seulement la compétence chomskyenne au sens le plus strict du terme. Aussi, et d'accord avec C. DESIRAT et T. HORDE (1988, p. 5), l'influence de l'histoire vécue par le locuteur en tant que membre de classe et de groupe sociaux, acteur de rôles précis et descriptibles, est déterminante sur cette compétence, dans chaque situation de communication et d'action.

C'est la culture, la langue locale qui définit le signe. Et les anciens colonisés que nous sommes "*sous l'impératif de notre drame [...] parlons [les langues africaines] dans la langue des maîtres*"(C. BAVOUX, 1994, p101). Le locuteur franco-africain s'empare ainsi de la langue française, s'en rend maître et la plie à son désir d'expression. Bref, il lui donne la couleur locale, signe de revendication de son identité perdue.

Face au phonétisme français, il cherche automatiquement à retrouver des équivalences en sa langue maternelle et vice versa. Il donne la priorité au message qu'il veut véhiculer. C'est pourquoi l'usage du r en Afrique et particulièrement au Cameroun se distingue du r prescrit dans le français de référence. En effet, comme le note J. TABI-MANGA (Ibid., p11),

Les langues [africaines] et le français définissent par leur contact l'espace de rencontre, d'affrontement et de dialogue de deux cultures, de deux perceptions du monde ou de deux théories différentes du monde"

Nous verrons dans cette partie ce que le paradigme compétence/ performance a de particulier dans l'évolution du phonème r.

Par compétence linguistique, nous entendons, suivant Noam CHOMSKY (1970), les aptitudes qu'a un individu de concevoir un nombre infinitésimal de phrases grammaticales dans une langue offerte. Il s'agira de tout ce qui constitue l'érudition

linguistique d'un sujet parlant et qui lui permette de produire et comprendre un nombre infini de phrases inédites.

La compétence permet au locuteur de décider de la grammaticalité, de l'agrammaticalité ou de l'ambiguïté des énoncés. Ce jugement n'est possible que si le locuteur dispose, en plus du savoir qu'il a de la langue que requiert la situation de communication, d'autres savoirs et d'autres savoir-faire que H. BOYER (1989) ou D. COSTE (1977) appellent la "*compétence de communication*". Et, D. H. HYMES (1984, p 128) pense à ce sujet que

ce que l'on sait et ce que l'on fait d'une langue tient aussi à la place que celle-ci occupe dans l'ensemble plus vaste des savoirs et des capacités entrant dans les divers modes de communiquer.

L'évolution du phonème r au sein des Camerounais varie d'un individu à un autre, d'une communauté à une autre et les principes de ces changements sont à la fois internes, extérieurs, ethnologiques et sociaux.

Cette partie portera sur l'étude des données quantitatives qui révèlent la relation systématique entre l'évolution du r et les facteurs sociaux auxquels elle découle.

La "chute" du phonème r - prescrit par les « normativistes »- a très souvent été décrite comme une distorsion de la norme phonétique et phonologique au sein des Camerounais. Très souvent même, certains comédiens en ont fait objet de moquerie pour les communautés concernées (voir Jean Miché Kankan).

Cependant, il serait valeureux d'admettre que le langage n'est rien d'autre qu'un instrument de communication qui dépend des constructions physiologiques et sociales inhérentes au locuteur.

Si donc l'on venait à affirmer qu'il n'y a pas d'effet sans cause, la question qui surgirait serait de savoir où trouver les stimulants ou les facteurs qui contrôlent les changements linguistiques.

Avec l'exemple des Camerounais, il est à noter que les principes des changements linguistiques se trouvent à la fois chez l'individu, avec la nature des émotions qui donnent lieu à des représentations, et dans la société, définie ici comme

l'agrégation des locuteurs qui se partagent une série de normes pour l'interprétation du langage - à savoir les circonstances de la parole, le milieu dans lequel nous vivons -. Ces principes donnent naissance à des réseaux sociaux de variables que Lesley MILROY (1980) appelle "*social networks*".

Notre étude consistera à présenter et analyser les réseaux qui régissent les changements linguistiques. Nous limiterons cette analyse à quelques variables que nous avons jugées primordiales dans une évolution linguistique donnée, à savoir le sexe, l'âge, le climat, l'appartenance géographique et l'état physiopathologique.

Ces facteurs étant des variables nécessaires à la compréhension de l'évolution du phonème r, une étude à la fois diachronique et synchronique s'avère nécessaire.

Il nous revient de voir si les réalisations du r sont explicables par les variables sexe – âge – origine géographique – niveau d'éducation – classe sociale – état pathologique – climat – ou à l'inverse si elles permettent de structurer ces valeurs.

Cette analyse sociolinguistique de l'évolution du phonème r au sein des camerounais est fondée sur l'ensemble des variables recueillies des interviewes menés auprès de 100 locuteurs francophones camerounais.

L'analyse de la causalité des variances linguistiques du r a été faite en fonction du nombre d'informateurs représentant les hommes et les femmes et divisés selon les appartenances sociales, par classes d'âge, par région d'origine, par régions fréquentées et par niveau intellectuel.

En effet, à partir de la fiche d'enquête sociolinguistique (Annexe 2) distribuée à un nombre proportionnel d'hommes et de femmes camerounais, il nous revenait de classer les résultats selon les affinités, de telle sorte que nous puissions en fin de compte affirmer ou infirmer que r fonctionne comme un important marqueur sexuel, social, climatique, ou d'âge dans le français des camerounais.

La variable tributaire au bout de cette enquête sociolinguistique est l'emploi de r en 8 occurrences trois fois de suite. En considérant les cinq variables relevées dans le texte lu par les informateurs et transcrit par nous, nous avons utilisé les notations suivantes :

V-4 → Vélarisation

V-3 → Coloration

V-2 → Amenuïsement

V-1 → Mutation

V-0 → Norme standard

Après la première lecture de la phrase du questionnaire, il nous revenait d'amener l'informant à relire la phrase en lui disant : « *encore* », ou « *pardon ?* ». Et lors de la troisième lecture, il lui était demandé de « bien prononcer » les mots en mettant un accent particulier sur le r. Ainsi, les formes recherchées dans les contextes souhaités nous étaient facilement données. Le tableau récapitulatif suivant rend de manière statistique la qualité de nos informants.

NATURE DU LOCUTEUR	HOMMES (%)		FEMMES (%)	
	+ Norme	- Norme	+ Norme	- Norme
5 – 25 ans	82	18	85	15
26 – 45 ans	78	22	81	19
46 et plus	42	48	37	63
Lettrés	53	47	56	44
Illettrés	11	89	13	87
Natif du français	69	31	67	33
Natif des lang. Locales	74	26	68	32
Classe sociale 1	9	91	7	93
Classe sociale 2	53	47	48	52
Classe sociale 3	62	38	71	29
Climat influent froid	36	64	31	69
Climat influent chaud	59	41	62	38

Tableau 8: Evaluation socio- écolinguistique du phonème r en pourcentage.

Les résultats de cette étude ont fait apparaître une stratification précise et harmonieuse de r.

II.1 Le climat

L'étude du climat en tant que facteur de changements phonétiques a été amorcée au début du XIX^e siècle par Paul Passy (ibid, p.249), qui affirmait déjà que les cordes

vocales vibrent plus aisément et mieux dans un milieu chaud que dans un milieu froid. Ce facteur de changement phonétique s'est avéré négligeable au fil des années post-Passy, étant donné que les linguistes ont manqué de lui accorder une attention particulière.

Pourtant, dans notre cas d'étude où nous avons dû poser l'hypothèse selon laquelle le climat constituerait un facteur de différenciation dans le langage, en comparant les usages des variables par les informants en zones chaudes, tempérées et froides, les résultats obtenus nous ont amené à croire qu'il s'agit là encore d'un champ linguistique qui mérite d'être exploré minutieusement.

En effet, à comparer nos informants, il ressort que les habitants du Centre, du Sud et de l'Est se rapprochent facilement de la « norme » par rapport à leurs confrères de l'Ouest. S'agit-il d'un fait de hasard, nous ne le croyons pas. Le changement de r en /k/, /g/ ou /ʔ/, si fréquent dans les hautes montagnes et moins connu dans le Centre, Sud, l'Est et le Littoral peut être dû au climat froid et sec qui prédomine à l'Ouest du pays. Ce qui serait aussi la cause de l'absence de la vibrante r dans le système phonologique des langues locales de l'Ouest. Le temps froid et sec qu'il fait donc à l'ouest en général amènerait les habitants à peu ouvrir la bouche, et par conséquent, à éviter les sons qui obligent l'aperture ou même les vibrations des cordes vocales.

Cette action du climat sur la langue se perçoit clairement chez les locuteurs camerounais vivant en Afrique du Sud, plus précisément à des moments de températures et des milieux différents. Nous avons essayé de faire lire la même phrase par de mêmes informants à des moments différents (d'abord en été et puis en hiver 2003 et 2004).

Les résultats n'ont pas été les mêmes d'une période à une autre. En fait, les locuteurs qui auparavant semblaient se rapprocher davantage de la « norme » ont, en été, manifesté une sorte de recul en hiver, la courbe étant différente d'une année à une autre, à cause du degré d'hivernage. Les données recueillies en été tendent à rendre avec exactitude les variables du r et la caractérisation des locuteurs semble beaucoup plus fiable. En été, on retrouve de plus en plus les évolutions par mutation, la tendance

à la « norme » et très peu d'effacement du r implosif ou de vélarisation. Par contre, dans les ouragans hivernaux, les locuteurs n'ont pas la hardiesse d'ouvrir la bouche, de peur de respirer les amas de fines gouttelettes d'eau en suspension dans l'air ; et par conséquent, ils avalent certains sons à grande aperture et aboutissent au phénomène de vélarisation, de coloration ou d'amenuisement de r.

Temps	Occurrences Vélarisation (%)	Occurrences Coloration (%)	Occurrences Amenuisement (%)	Occurrences Mutation du r en l ou en r spirant (%)	Occurrences r standard (%)
Eté 2003	16	20	19	25	22
Hiver 2003	23	26	31	14	06
Eté 2004	13	17	21	31	18
Hiver 2004	20	25	29	21	5
Eté 2005	11	17	19	37	16
Hiver 2005	10	18	21	39	12

Tableau 9: Stratification des réalisations du r par saisons.

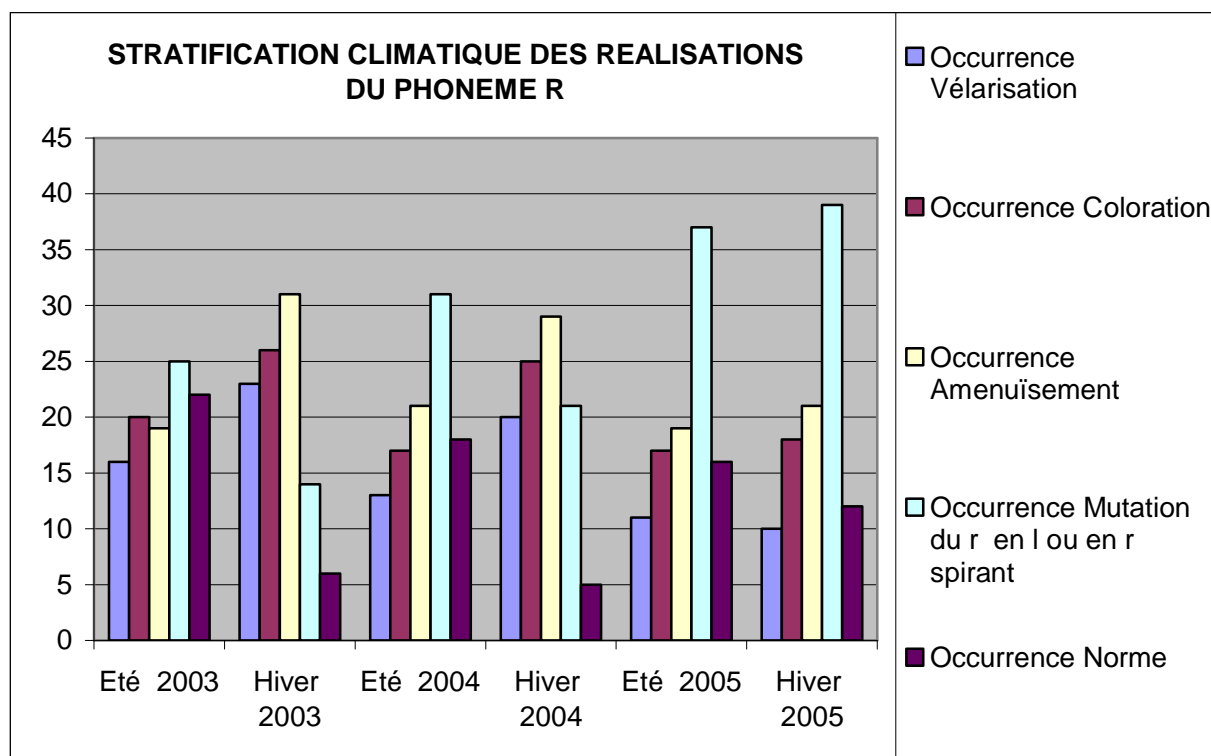


Figure 5: Stratification climatique des réalisations du phonème r

Ce diagramme, qui est un récapitulatif de l'état du phonème r en Afrique du Sud, marque en quintessence l'évolution diachronique et synchronique de ce phonème.

Il est nécessaire de noter aussi que les voyelles ouvertes ont tendance à se refermer en hiver, le rythme devenant de plus en plus saccadé. Cela montre que le climat froid n'est pas favorable à l'usage du r et confirmerait le fait que les habitants des zones chaudes et tempérées telles le littoral, le nord et le centre- Sud-est n'éprouvent pas trop de difficultés à prononcer le r français.

Cependant, s'il n'est pas possible de nier la valeur du climat sur l'évolution du r, le moins que l'on puisse dire c'est qu'il est loin d'être un fait universel. Une poignée de nos informants vivant dans des zones froides ou hivernales ont un « bon usage » du phonème r. Et nous sommes donc tenté à croire qu'une étude avancée sur le climat vis-à-vis de la langue tiendrait lieu d'être poursuivie.

II.2 Facteurs pathologiques

L'émission d'un son requiert une mise en marche de tout l'engrenage des organes de la parole. Elle fait intervenir les lèvres, l'apex, la luette, les palais mou et dur, les alvéoles, le larynx, le pharynx, la glotte, la cavité nasale et les voies respiratoires dans le processus de la parole.

Or le fonctionnement de tout le système de la parole dépend de l'état de chaque organe pris individuellement. Donc, si chez un locuteur X, l'organe O présente une anomalie congénitale ou accidentelle, il est fort probable que le son émis par X soit directement ou indirectement affecté.

Lors de notre étude, nous avons eu un cas de Camerounais souffrant d'une malformation congénitale affectant le système respiratoire. L'inaptitude de celui-ci le pousse soit à remplacer le son r par un murmure, soit encore à procéder par amenuisement total. Ainsi,

XpE1 → *le maché de viv fais se fême à pati de cinq heu*

XpE2 → *le ma ?ché de vi ? f ?ais se fê ?me à cinq heu ? du soi ?*

Il s'agit donc d'un aspect non négligeable mais très irrégulier lorsque l'on vient à établir un jugement sur le pourquoi des évolutions du r.

II.3 Le sexe

Caractère distinctif de l'être humain, le sexe semble être un paramètre de différenciation important à l'évolution du phonème r. Les variations linguistiques d'ordre sexuel peuvent naître lorsque, la langue, prise comme un fait social, est très liée aux attitudes sociales. Les hommes sont socialement différents des femmes du fait que la société leur impose différents rôles sociaux.

Etant donné notre échantillonnage comprenant cinquante hommes et cinquante femmes, peut-on avoir des traits pertinents dans leur production du son r qui constitueraient des marqueurs sexuels ?

Les données recueillies de notre enquête linguistique montrent que les femmes ont tendance à s'éloigner de plus en plus des normes endogènes, et cela nous permet de renchérir avec Lesley Milroy (ibid., p.112) que

« ...one of the most general findings of all the recent studies is that sexual differences in language usually take the form of women approximating closer to the prestige pattern and style-shifting more extensively, that men».

Et la question qui nous hante est celle de savoir pourquoi les hommes et les femmes parleraient-ils différemment ou encore comment les différences arrivent-elles au point de s'enraciner profondément chez chaque individu.

En considérant la variable sexe comme critère de différenciation, les résultats que nous avons recueillis de notre enquête sociolinguistique sont récapitulés dans le tableau ci-après :

	TOTAL	V4	V3	V2	V1	V0	Taux
HOMMES	50	19	13	7	8	3	0,06
FEMMES	50	7	8	14	9	17	0,34

Tableau 10: Stratification par sexe des réalisations du phonème r.

Les hommes, nous le voyons, sont plus susceptibles d'utiliser le r non standard que les femmes. En quoi ce phénomène peut-il s'expliquer ?

Vu l'existence de variables linguistiques dans toute communauté linguistique donnée, Peter TRUDGILL (1974, pp.85-102) montrait déjà qu'il existe des pressions sociales sur les locuteurs qui tendent à les orienter soit vers le « correct » soit encore vers le « non-standard ». Et en général, les femmes sont beaucoup plus attirées vers les formes prestigieuses que ne le sont les hommes.

Williams DOWNES (1984, p.178), abondant dans le même sens que TRUDGILL, ajoute que

[...] *women consistently achieve scores closer to the overt prestige norm of the standard in the community, and seem therefore to be more susceptible to 'pressure from above' with respect to the variants they prefer.*

Cette attitude de la femme vis-à-vis de la langue est une récurrence de son statut social. Du moins, son statut de subordonnée la plonge dans un état d'insécurité sociale qui la poussera à l'emploi des formes prestigieuses comme mesure de compensation. C'est en ce sens que Jennifer COATES (1988, p.71) mentionne la sensibilité de la femme aux normes linguistiques ainsi qu'il suit :

« *Women's sensitivity to linguistic norms is often asserted, and this is attributed to their insecure social position.* »

Qui plus est, depuis les années 80, la femme africaine, autrefois marginalisée, a commencé à s'intéresser à son émancipation. Elle cesse d'être la ménagère de tout temps que la société a faite d'elle, l'illettrée innée, l'ignorante et mieux encore, "le sexe faible" et commence à exploiter tous les atouts qui sillonnent autour d'elle pour se hisser au même niveau, sinon plus haut que les hommes.

L'essor des moyens de communication (la radio, la télévision, le téléphone) et l'accès légitime des femmes dans les grandes institutions scolaires et académiques seront des armes précieuses pour son épanouissement. Leur tendance à diversifier leur niveau culturel sur le plan international, par le biais des médias et de l'éducation - contrairement aux hommes qui n'éprouvent d'intérêt que pour les médias locaux et le sport - contribue à l'amélioration de leurs attitudes linguistiques.

De plus en plus, la femme manifeste le goût du prestige, l'amour des Beaux Arts, le goût de la perfection, par opposition aux hommes qui ont l'esprit conservateur. C'est l'une des raisons pour lesquelles, si l'on venait à construire un indice sociolinguistique qui classerait les Camerounais par sexe quant à leur utilisation du phonème *r*, en tenant en compte les atouts de chaque partie, l'on verra que l'ouverture des femmes à la société place les hommes au bas de l'échelle, du moins linguistiquement parlant.

Dans notre contexte, la nouveauté pour la femme c'est le *r importé*, le *r* des "blancs" ou encore le *r non camerounais*. Elle trouvera donc par le biais des mass

média, ou des relations quotidiennes avec les expatriés vivant au Cameroun, ou encore des mouvements migratoires, le moyen de se conformer à la « *nouvelle mode* » ou *français de référence* ; les phonèmes k, g et ? très souvent employés faisant objet de moquerie.

Les résultats de cette étude ont fait apparaître une stratification précise et harmonieuse de r suivant la variable sexe. Le moins que l'on puisse dire c'est que l'insécurité sociale que connaît la femme camerounaise (de l'ouest) finit par s'ériger en stimuli et l'amène à manifester un sens de révolte linguistique.

Cela ne veut pour autant pas dire que toutes les femmes, parce que marginalisées, vont à la quête du prestige. Même du côté des hommes, le sens conservateur que l'on trouve en eux ne les amène pas tous à s'éloigner du standard. Pour ainsi dire, ce n'est pas tous les hommes qui préfèrent les formes évoluées du r à la forme prescrite. Mais en fin d'analyse, nous constatons que le phonème r peut être considéré comme un marqueur sexuel en ce sens qu'à travers les productions linguistiques d'un locuteur L, il est possible de déterminer sa nature. En abordant le sujet différemment, l'on vient à se demander si ce phonème ne constitue pas aussi un marqueur d'âge dans la communauté camerounaise.

II.4 L'âge

Dans la plupart des sociétés, l'âge constitue un catégorisant important lorsqu'il s'agit de faire un jugement sur un état ou un acte social. De manière générale, les différences et similitudes potentielles qui existent entre les membres de différents groupes d'âge nous ont permis de découvrir comment un phonème tel r constituerait ce que Lesley MILROY appelle « marqueur d'âge ».

L'effet de l'âge sur l'évolution du phonème r au sein des camerounais est notoire. L'enquête menée au Cameroun et en Afrique du Sud montre que les jeunes sont susceptibles de s'accommoder au phonème r prescrit par le français de référence,

tandis que les plus âgés manifestent la présence d'un obstacle les empêchant de sortir de leur enclos linguistique initial.

Au départ, nous avons divisé nos informateurs en trois groupes d'âge :

GA₁ → Informateurs âgés de 10 à 25 ans

GA₂ → Informateurs âgés de 26 à 45 ans

GA₃ → Informateurs de plus de 45 ans

Le premier fait marquant c'est que les adolescents du GA1 connaissent de moins en moins les variables du r, si non lorsqu'ils sont explicitement ou implicitement influencés par leur environnement ou par leur initiateur. Cela va de soi, étant donné les circonstances dans lesquelles les adolescents vivent de nos jours. Généralement, ceux-ci appartiennent à des familles qui leur offrent le plus souvent le français ou l'anglais comme langue maternelle. Ce qui les amène à s'intéresser très peu ou pas du tout aux structures linguistiques locales.

De tous nos informateurs âgés de 10 à 25 ans, 34 % seulement, dont 9% nés en Afrique du Sud, laissent percevoir les variables camerounaises du phonème r dans leur parler. Et si l'on veut comprendre le pourquoi de ce fait, il faudrait bien fouiller dans leur appartenance géographique, leurs mouvements migratoires, leur classe sociale ou leur rapport avec les médias. Nous sommes ici à l'heure de la singerie, l'heure de l'imitation servile, l'heure des grandes inaugurations.

D'autre part, l'on observe que ceux vivant à l'Ouest du Cameroun sont plus conservateurs que ceux des zones urbaines : ceux d'Afrique du Sud à cheval entre le r du français de référence et le r anglais dans leurs locutions françaises. Donc, à quelque peu près, derrière leur r se cache leur âge.

Dans le groupe d'informateurs âgés de 26 à 45 ans, la fréquence des variables du phonème r est un indicatif des expériences de l'informateur. En fait, nous nous situons ici dans la tranche d'âge constituée d'informateurs qui ont une nouvelle approche de la vie. C'est l'âge de grandes découvertes, l'âge des grandes démarcations, l'âge des grandes réalisations, l'âge de la conscience. A la quête d'une personnalité ou d'une identité socioculturelle, l'informateur essaye de bien remplir ses

devoirs et obligations. Il a fini de copier de l'*Autre* ou de jouer au *mannequin*. Il est maintenant à la fois ce qu'il a fait de lui et ce que la société a fait de lui. C'est la raison pour laquelle son parler le caractérise et le phonème r qu'il produit est une émanation de lui-même.

Le fait que cette tranche d'âge soit constituée pour la plupart de personnes plus ou moins éduquées n'empêche pas l'existence des normes endogènes du r dans leur parler. Nous avons réalisé que nos informateurs tendent à s'accaparer le patrimoine socioculturel qui leur a été offert par le biais de l'éducation, et d'en faire leur propriété. Ce qui fera leur propension à s'éloigner quelque peu du r de référence, par rapport à leurs pairs du GA₁. Ici, le locuteur cesse d'être l'homme complexé. Il est fier de son accent et l'étale dans toute son originalité. Il est donc partagé entre les tendances endogènes héritées de l'environnement dont il se réclame et les tendances exogènes qui lui viennent de l'éducation occidentale.

Nos informateurs du GA₂ sont aux extrêmes. Soit ils disent « très bien » r, soit ils le font sous un accent appuyé. Ceux qui sont au pôle positif de l'extrême sont généralement les locuteurs avertis et conscients de leur production linguistique. Ceux du pôle négatif sont la résultante de société dans laquelle ils ont vécu ou dans laquelle ils vivent. Ceux qui vivent en campagne sont attirés par leurs langues locales et le cadre social ne leur permet pas de tendre vers la norme prescrite.

La troisième tranche d'informateurs, oscillant entre 45ans et plus est un groupe très délicat, en ce sens qu'il est formé soit d'extrêmes ignorants, soit de purs savants. Les résultats obtenus dans le groupe GA₃ nous ont plongé dans une espèce de dualité.

En effet, parmi nos informateurs appartenant à GA₃, et usagers de la langue française, 13% seulement se rapprochaient de la norme exogène. Le r articulé par ceux-ci est méticuleusement et clairement prononcé, de telle sorte qu'on les croirait parler à la lettre, suivant une articulation pointilleuse. Et ce r constitue à n'en pas douter un marqueur d'âge en ce sens qu'il évoque l'époque du colon initiateur.

L'école au Cameroun dans les années 50 était basée sur le principe « autant de fautes, autant de coups » et l'initiateur n'était pas à la quête de l'à-peu près, mais du

parfait. Son souci de dominer son auditoire par sa façon de parler français a fait des initiés de l'époque des perfectionnistes. C'est ce qui explique le fait que nos informateurs alphabètes, du moins qui ont été enseignés par les colons, connaissent très peu les formes évoluées du phonème r.

Par contre, les informateurs analphabètes du groupe GA3 constituent le groupe d'informateurs par excellence qui ait fourni le maximum de formes évoluées du r. Dans cette classe, les structures des langues locales sont presque en totalité transférées dans les systèmes français de telle sorte que le français semble être une extension de leur langue maternelle.

Le tableau ci-dessous est récapitulatif du comportement de nos informateurs vis-à-vis du r en fonction de leur âge.

Age	V4	V3	V2	V1	V0
10 – 25	7	14	26	19	34
26 – 45	29	19	11	21	20
46 et plus	41	22	7	17	13

Tableau 11: Stratification par tranche d'âge des usages du phonème r.

Ainsi, r constitue un marqueur d'âge en ce sens qu'il permet de situer le locuteur dans un univers temporel colonial, post-colonial et contemporain.

II.5 L'environnement

Généralement parlant, bien que certains dialectologues, à l'instar de P. ZANG ZANG, ont focalisé leur intérêt sur une étude non quantitative de l'environnement dans leur analyse du langage, très peu ont eu à attribuer à l'environnement un rôle important dans l'étude quantitative des variables linguistiques.

La situation camerounaise est spécifique en son genre, en ce sens qu'elle nous offre des locuteurs du français dont les comportements linguistiques divergent selon leur appartenance géographique.

De notre enquête, nous avons constaté que les informateurs qui sont nés et qui ont grandi dans les zones rurales du Cameroun se comportent différemment comparativement à ceux des zones urbaines.

D'autre part, le Camerounais qui a vécu hors de son pays, c'est-à-dire loin de ces langues « venimeuses » vis-à-vis du français, est moins tenté d'employer la variante V1 que celui qui vit au Cameroun. Il a plutôt tendance à faire régner les marques de la langue dominante dans son environnement lorsqu'il parle français.

Le tableau ci-dessous est une illustration du comportement des locuteurs vis-à-vis du phonème r selon le milieu d'enfance.

Milieu (enfance)	Formes évoluées	r standard
Zone rurale (Cam)	67	13
Zone urbaine (Cam)	59	41
Pays européen anglosaxon	78	22
Pays européen francophone	34	66
Pays africain anglosaxon	56	44
Pays africain francophone	62	38

Tableau 12: Réalisations du phonème r par milieu d'acquisition (en pourcentage).

Le constat qui surgit c'est qu'il existe un réseau environnemental qui affecte plus ou moins le parler du locuteur en présence.

Cette analyse intègre les langues apprises dans les pays de transit que Colin BAKER (1998) appelle « *language background* ». L'on tend à comprendre par là que le langage utilisé le plus souvent, mieux le langage « maternel » a un impact sur les

attitudes. Cela se confirme avec les langues en présence dans le bagage linguistique de l'informateur et son comportement face au phonème r.

En réalité, on l'a vu, les locuteurs des langues qui ne possèdent pas le r n'ont pas la tâche facile quant à l'emploi du r standard. Cela explique les interférences de sa langue maternelle sur le français, où il procède dorénavant soit par *substitution*, soit encore par *simplification*.

Les locuteurs qui ont été initiés dans un cadre européen connaissent très rarement l'existence des formes évoluées du r, tandis que ceux qui vivent en zones rurales ont tendance à considérer la Vo comme le fruit de la colonisation qu'ils ont du mal à insérer dans leur système communicationnel.

Sur un autre plan, nous avons subdivisé notre échantillon en trois catégories : la première est celle des Etrangers devenus Bamiléké par adoption, pour des raisons matrimoniales, ou après des mouvements migratoires. La deuxième catégorie regroupe les Bamiléké qui ont embrassé les langues et cultures étrangères (autres régions du Cameroun ou autres pays) et en ont fait leurs : c'est le cas des expatriés bamiléké d'Afrique du Sud, d'autres régions camerounaises, d'autres pays anglo-saxons ou pays francophones. La troisième catégorie est constituée des Bamiléké qui ont embrassé les langues et cultures étrangères d'autres régions du Cameroun ou d'autres pays, sans pour autant perdre leur identité linguistique. Et enfin, le quatrième groupe composé de ceux qui n'ont appris aucune langue étrangère et qui sont restés originaux.

Après cette classification, nous avons vu en quoi la production de chaque échantillon constituerait un marqueur régional. Nous nous sommes rendu compte que l'environnement est un facteur influent dans toute analyse sociolinguistique. Et c'est là où le concept de « *social networks* » développé par Lesley MILROY trouve entière explication.

De tous nos informateurs, nous avons eu 6% de personnes non natives du Bamiléké, mais dont le français parlé avait une connotation bamiléké lorsque l'on portait un intérêt sur les aspects phonétique et phonologique. Et en se référant aux données relatives à ces informateurs, nous nous sommes rendus compte que le temps mis dans

un milieu donné peut systématiquement transformer l'individu, à telle enseigne qu'il perde son identité première. C'est pourquoi X1 est susceptible de devenir X2 selon le temps mis dans le milieu M2. C'est ce qui explique aussi le fait que le Camerounais né en Afrique du Sud, à cause de l'influence de l'environnement, est plus tenté de parler un « français anglo-saxon », c'est-à-dire truffé de d'accent anglais.

En dernier ressort, même s'il a souvent été difficile de dire « à telle région telle variance », il n'en est pas moins vrai que la variance la plus employée par les locuteurs de l'Ouest est différente de celle qu'on trouve chez ceux du Centre, du Littoral ou d'Afrique du Sud. Cependant, l'individu pris isolément dans un groupe donné est le produit de quelque chose, le produit de l'environnement, le produit des circonstances qui ont fait de lui ce qu'il est ou ce qu'il est devenu.

L'idée centrale qui ressort de ce chapitre est que la niche écologique d'une langue détermine les évolutions que celle-ci peut connaître. Parler d'un état de langue chez un locuteur c'est voir comment les forces internes au locuteur et les forces sociolinguistiques foisonnent ensemble pour créer un écosystème. Et la niche écologique du français au sein d'une communauté linguistique telle celle des Camerounais ne peut être définie que par ses rapports avec les langues en présence dans son écosystème et son interaction avec l'environnement socioculturel du locuteur. La langue est donc le produit de l'environnement qui caractérise son locuteur.

L'environnement linguistique dans notre contexte - nous l'avons mentionné plus haut- c'est tout ce qui peut influencer de près ou de loin la langue ; c'est tout ce qui caractérise le changement linguistique ou qui influencerait sur l'évolution linguistique. L'environnement linguistique, en conclusion, c'est l'ensemble des stimuli auxquels la langue se conforme.

Nous avons vu que le sexe, l'âge, le climat et le milieu fonctionnent comme des connecteurs qui forment l'écosystème de chaque locuteur et qui exercent des pressions capitales sur l'évolution linguistique du locuteur. La cause de l'évolution d'une langue, et dans le cas présent d'un phonème tel le r français ne peut se trouver que chez le

locuteur et son milieu, le locuteur et sa culture, le locuteur et son enfance, le locuteur et son initiateur, le locuteur et la société, bref le locuteur pris dans un contexte.

C'est la raison pour laquelle nous nous sommes rapproché de la tradition saussurienne qui considère le langage comme « *la partie sociale du langage* » qui « *n'existe qu'en vertu d'une sorte de contrat passé entre les membres de la communauté* » (ibid., p.321) pour montrer en quoi le langage constitue un fait social, en intégrant l'individu, avec l'emploi d'éléments cognitifs ou référentiels, et les aspects sociaux qui caractérisent la langue.

Nous avons vu à partir des réseaux sociaux que derrière chaque langue se cache une histoire, mieux une vie. Le français à la camerounaise est une illustration sans équivoque de ceci. L'exemple de l'évolution du phonème r au sein des camerounais montre qu'un changement linguistique est le produit des forces externes et internes qui s'exercent sur la langue. C'est pourquoi il s'avère nécessaire de faire une éco-systématique du phonème r en explorant l'interaction des structures linguistiques et sociales dans l'évolution de ce phonème.

CHAPITRE III : DE L'INTERACTION DES STRUCTURES
LINGUISTIQUES ET SOCIALES DANS LES
CHANGEMENTS PHONÉTIQUES

L'évolution phonétique n'est pas une simple intégration de nouveaux phonèmes ; c'est un processus dans lequel le nouveau phonème intégré est la résultante du découpage de la réalité par rapport à la société qui la parle.

En étudiant la communauté linguistique bamiléké, nous avons constaté l'existence de phénomènes extérieurs à la langue qui régissent le comportement des locuteurs. Ce qui nous amène aisément à nous interroger sur les origines de l'évolution du r. La question qui nous importe dès lors est celle de savoir par quoi est motivée une évolution linguistique ? Comment s'installe-t-elle ?

Si l'on prend en considération le principe des changements phonétiques élaboré par la phonologie diachronique, nous en conviendrons avec MARTINET (ibid., p.22) que

l'« action exercée sur les phonèmes par leurs voisins dans la chaîne parlée, action à laquelle sont dues les variations combinatoires et les changements phonétiques généralement 'conditionnés', doit être considérée comme faisant partie de la causalité interne ».

C'est dire que le changement naît de la difficulté à articuler tel son par rapport à tel autre son. Ce phénomène s'illustre par le passage du mot latin à l'ancien français, de l'ancien français au français classique et du français classique au français contemporain.

Paul PASSY (ibid., p.227) abonde dans le même sens lorsqu'il met en exergue le *principe d'économie* qui encourage l'utilisation parcimonieuse des organes de la parole. Pour lui, le changement linguistique s'explique par le souci de se débarrasser du « *superflu* » et de ne s'intéresser qu'à ce qui est « *nécessaire* ».

Il semble cependant bien indubitable que si le phonème r dans [ek Rs] est devenu /g/ ou /k/ pour certains locuteurs du français, ce n'est pas par souci d'économie ou d'emphase. L'on verra que des pressions d'ordre social s'exercent sur le locuteur et le poussent à préférer consciemment ou involontairement certaines formes à bien d'autres.

W. LABOV (ibid., p190), décrivant les forces sociales qui influencent les formes linguistiques, envisage deux types de pressions : *les pressions d'en dessous* et *les*

pressions d'en dessous. Il entend par *pressions d'en dessous* les forces qui sont "en dessous du niveau conscient" et par *pressions d'en dessus* "le processus de correction explicite qui s'exerce sur certaines formes linguistiques". Mutatis mutandis, cette approche, qui intègre les valeurs subjectives dans la notion même de langue, explique les changements linguistiques dans un entourage bien précis en stipulant qu'il faut tenir en considération tout ce qui implique l'évolution d'un système ou d'une forme linguistique donnée.

I- LES CATALYSEURS DE L'EVOLUTION DU PHONEME R

Sans toutefois nous plonger dans un rigorisme absolu, considérons la séquence suivante :

« *mon mali utilise tuzu : les ecΦks . les ecΦks pu:me tje* »

Cette phrase illustre l'état du phonème r dans le contexte bamiléké du Cameroun – tel que décrit dans les chapitres précédents - en ce sens qu'on y trouve des traits phonétiques du r qui ne sont pas issus du français de référence. Ces marques constituent une originalité camerounaise qui, à bien d'égard, est une forme d'interprétation du français par le locuteur camerounais. Il s'agit d'indices qui exposent la situation interférentielle où le locuteur est à cheval entre deux langues ou encore deux structures, et qui l'amènent à transposer en sa façon les habitudes linguistiques de la langue influente.

L'interprétation du phonème r par les locuteurs camerounais en général et les Bamiléké en particulier est un phénomène né de ce que CALVET (1994) appelle une « *situation interstitielle* » où chacune des langues en présence dans le bagage linguistique du locuteur cherche à s'affirmer en évitant de se laisser totalement absorber par la langue en usage. C'est pourquoi, en situation d'usage du français, les locuteurs auront tendance à donner à cette langue une marque spéciale qui les situera comme appartenant à une communauté bien définie, ce que CALVET (ibid., p.40) appelle *re-phonétisation* exogène du signifiant français par ces derniers, étant donné que le

nouveau signifiant que l'oreille perçoit est conçu à partir des structures endogènes. Le deuxième /k/ dans /ekΦks / ou le // contenu dans /mali/ est calqué du phonétisme bamiléké et apparaît en lieu et place du r pour marquer la situation du français

Il s'agit d'un fait presque universel que l'on peut tant bien que mal noter chez la plupart des locuteurs : en anglais par exemple, il est tout à fait facile de marquer les origines britanniques, latino-américaines ou américaine d'un locuteur. Aussi bien en français, les origines parisiennes, bourguignonnes, bretonnes ou provençales s'identifient très souvent au parler.

Dès lors, considérons l'hypothèse selon laquelle le locuteur qui utilise les formes évoluées du r est à la quête de son identité perdue. Pour soutenir cette hypothèse, nous analyserons les divers phénomènes qui animent le locuteur, à savoir l'insécurité linguistique, le phénomène de contre-acculturation, l'ignorance de la norme, le système des représentations et d'hypercorrection.

I.1 Ignorance de la norme

Selon les normativistes, il existe autour de chaque *phonème*, *morphème* ou *synthème*, un ensemble d'interdits, c'est-à-dire de prescriptions que le locuteur doit prendre en compte dans l'acte de parole. Or la prise en considération de ces prescriptions implique initiation, régulation, adaptation et intégration des règles en vigueur. Cependant, si l'on considère la langue comme un canal de communication, il faut aussi bien envisager l'hypothèse selon laquelle la langue n'est pas uniquement l'apanage des seuls initiés.

En effet, les règles qui régissent la phonétique française ne sont pas connues de tout le monde ; et quand bien même le locuteur est averti de ce qu' «il ne faut pas dire... il faut plutôt dire... », il n'est toujours pas certain que la mise en pratique se fasse de manière efficiente. Cela s'explique par le fait que chez la plupart des locuteurs, parler c'est d'abord transmettre un message. La connaissance de la norme est ainsi considérée comme un accessoire pour l'usager.

Nous avons, au cours de notre enquête, émis une autre hypothèse relative à ce chapitre : les différentes variables du phonème r que l'on rencontre chez tel ou tel autre locuteur camerounais sont la preuve de l'ignorance de l'existence de la norme standard de ce phonème. Et pour vérifier cette hypothèse, nous avons fait une étude statistique qui tendait à rendre le nombre de locuteurs conscients de l'existence de la norme du r, tenu sur un échantillon de 70 informateurs.

Au terme de cette étude, nous avons constaté qu'au sein des Camerounais, il existe deux groupes de locuteurs : le premier groupe constitué de ceux qui ignorent complètement l'existence d'une façon de prononcer r, et le deuxième, ceux qui en sont conscients.

Cependant, nous avons aussi noté que la prise de conscience de l'existence de la norme n'est pas synonyme de mise en pratique. C'est la raison pour laquelle le deuxième groupe se sub-divisait encore en trois sous-groupes constitués de ceux qui, bien que conscients du r de référence, ignorent qu'ils emploient plutôt ses formes évoluées ; ceux qui connaissent la prononciation prescrite mais ne l'utilisent qu'en certaines circonstances ou à des moments précis ; et enfin ceux qui connaissent et pratiquent le r standard. Les résultats obtenus sont illustrés par le tableau suivant :

	Locuteurs avertis		Locuteurs non- avertis	
	R standard	R non standard	R standard	R non standard
Pratiquants Circonstanciels	47	23	19	41
Pratiquants permanents	21	29	11	47
Pratiquants potentiels	48	51	27	33

Tableau 13: Type d'informateurs et leurs réalisations du phonème r.

L'enseignement qui ressort de cette étude c'est qu'il existe plusieurs types de locuteurs pour une langue donnée : nous avons dans notre cas d'espèces les *locuteurs circonstanciels*, les *locuteurs permanents*, et les *locuteurs potentiels*.

Les *locuteurs circonstanciels* sont formés de ceux qui choisissent d'entre le r de référence et ses variables, la forme stratégique jugée correcte et efficace à un moment

donné et en fonction de l'interlocuteur ; tout dépendant donc de la nature du discours et de la situation du locuteur. Généralement, ce choix vise à briser les barrières linguistiques, sociales ou culturelles entre le locuteur et le destinataire.

C'est l'exemple de l'un de nos informateurs, française d'origine vivant en zone rurale de l'ouest de Cameroun, qui parce que ayant quotidiennement à faire aux indigènes de cette région employait les formes évoluées du r en s'adressant à ceux-ci, et la forme standard en fonction du statut de l'interlocuteur. C'est aussi le cas d'un enseignant d'université dont les usages du r se rapprochaient de la forme standard en salle de cours, et qui, après avoir franchi la porte de l'amphithéâtre se donnait aux formes endogènes de ce même phonème.

Les locuteurs potentiels regroupent tous ceux qui sont susceptibles à l'intégration d'une forme, ou mieux ceux qui sont prédisposés à une certaine forme, selon les pressions socioculturelles, géographiques, linguistiques, culturelles auxquelles ils font l'objet. Le locuteur bamiléké né dans un environnement défavorable pour la langue française est un usager potentiel des variables camerounaises du r, même s'il est conscient de la norme de référence et de la pratique. Il est potentiel parce qu'il existe en lui et surtout dans son subconscient des structures phonétiques établies par son environnement.

Les locuteurs permanents sont ceux qui, en toute circonstance, en tout lieu et en tout temps utilisent une seule et même forme, la forme intégrée qui peut être le r de référence ou les autres formes de ce phonème.

Il est évident qu'un tel découpage ne peut s'expliquer sans l'intégration de la dichotomie chomskyenne de *compétence* et de *performance* linguistique.

Que le locuteur soit circonstanciel, permanent ou potentiel, le r qu'il utilise est l'expression de la connaissance abstraite qu'il a des règles de sa langue ou de la langue française, ainsi que la manifestation du choix et la mise en pratique de ces règles. Tout ceci nous renvoie au système d'enseignement des normes phonétiques au Cameroun.

L'enfance étant le moment par excellence où l'individu commence à acquérir une compétence phonétique, le système éducatif est tel que l'enseignant fait comprendre à l'enfant que le message oral est bâti sur la combinaison de 36 phonèmes pris isolément. Or chaque unité phonétique ne devrait être rendue que par rapport aux autres unités qui lui sont voisines, et par rapport à sa position dans le mot.

Cette formule d'enseignement amène le nouveau locuteur à bien prononcer r isolément ; mais une fois que ce phonème est placé parmi tant d'autre, il commence à *colorer*, c'est-à-dire à subir des transformations d'amenuisement, de vélarisation, ou de diphtongaison, pour ne citer que celles-là.

Nous avons pris quatre phonèmes isolément - /m/, //, et /r/- que nous avons demandé à nos informateurs de prononcer. Cet exercice a réussi sans aucun gêne, chacun des informateurs faisant une distinction exacte desdits phonèmes.

Ensuite, nous avons demandé à ces mêmes informateurs de lire les morphèmes suivants ; *parlementaire*, *écorce* et *renforcer*. Les difficultés du locuteur à "bien" rendre le phonème r dans ces morphèmes nous ont fait conclure que dans la plupart des cas, le locuteur camerounais est conscient de l'existence d'une norme phonétique du r qu'il a du mal à rendre.

Ainsi, on ne parlera plus d'ignorance de la norme phonétique du r. on cherchera plutôt à faire appel aux besoins identitaires du locuteur.

1.2 Phénomène de contre-acculturation

Soit la phrase suivante extraite d'un de nos enregistrements :

L'ecokce du nkui est la patie à jeter lors de la cuisson.

Ce passage est marqué par la présence de traits phonétiques et lexicaux qui le distinguent du français standard. Nous avons deux traits phonétiques différents du français de référence : la vélarisation du r de /ekΦrs/ qui donne /ekΦks / et son amenuisement dans /parti/ qui donne /pa :ti/ ; l'on y voit aussi une différence lexicale:

l'emprunt du mot /nkwi/ aux langues bamiléké. Le locuteur ici transfère dans le français certaines réalités linguistiques de sa première langue.

Cette tendance à la transposition des structures des langues locales dans le français nous amène à poser la présomption selon laquelle le locuteur donnerait volontairement une marque locale au français pour se situer comme ressortissant de telle ou telle autre région.

L'homme parle non pas parce qu'il veut penser, mais parce que ses besoins et instincts sociaux l'obligent à exprimer ses pensées. Ce qui veut dire que la langue est le reflet des changements qui s'opèrent sur le peuple qui la parle, le reflet de sa vision du monde, le reflet de son identité culturelle, historique et sociale.

Loin de soulever le débat qui continue d'opposer les linguistes sur la conception de la langue comme fait individuel ou social, nous voudrions montrer que la langue relève aussi d'un fait culturel. En effet, la langue est l'élément essentiel et dynamique d'un peuple, tant soit peu que ce qui forme le zénith du processus de développement social et historique dans une communauté linguistique donnée, c'est la culture de ce peuple.

Ainsi, parler une nouvelle langue c'est acquérir une nouvelle culture. Ceci s'explique par le fait que l'acquisition et la maîtrise de ce nouveau système requièrent une prise en considération de nouvelles brèches culturelles qui tendraient à enrichir et à développer la culture de l'autre.

Or, s'il faut voir la langue en terme de ressource, l'intégration des politiques linguistiques et culturelles qui gouvernent les relations inter-linguistiques chez un locuteur en situation de bilinguisme vertical, locuteur parlant une langue locale et le français, s'avère nécessaire.

Le français pour le locuteur camerounais jouit du privilège que lui offre la société camerounaise. Il est la langue du prestige social en statut de langue officielle, langue de l'administration, de l'éducation et des grandes communications. Malgré le prestige social qu'on lui assigne, il reste en concurrence avec les langues camerounaises.

Beaucoup de Camerounais adoptent une attitude positive envers leurs langues d'origine et considèrent encore le français comme une langue étrangère. Et dans un tel contexte, la promotion des langues nationales constitue pour eux une forme de résistance culturelle ou mieux de contre-acculturation.

La diversité linguistique camerounaise est une richesse historique et politique insubstituable en terme de communication sociale. Pour cette raison, le locuteur francophone, en tant que protecteur indirect du patrimoine culturel que son pays lui offre s'érigerait comme défenseur, pour revendiquer l'identité que le français qu'il parle voudrait lui ôter.

Cette résistance culturelle se manifeste dans le français parlé et écrit des locuteurs. A l'écrit, le locuteur tend à promouvoir sa langue par l'introduction des structures morphosyntaxique, lexicale, sémantique, phonétique et phonologique des langues locales dans la structure française.

Sur le plan morphosyntaxique, le français est sujet à des transformations par rapport aux notions de nombre, de constructions syntaxiques des verbes, de catégorie grammaticale et de position syntaxique des diverses parties du discours. Le locuteur dans une situation donnée, procède par des traductions littérales, ou par transposition de la langue maternelle dans le français. Ce phénomène s'énonce clairement chez le locuteur en situation d'apprentissage du français. Nous citerons l'un de nos informateurs qui dit :

« *la fille du cousin de moi est partie village* »

En effet, dans la plupart des langues bamiléké, les notions de genre, et de nombre ne sont pas exprimées par l'usage de l'article. Le mot en lui-même dans de rares cas, porte les sèmes du genre ou du nombre*. D'autre part, l'adjectif possessif est parfois rendu par la désinence du mot. C'est l'exemple de *nvelam, nvelo, nveli* du *Bangangté*, qui signifient respectivement *mon frère/ma sœur, ton frère/ta sœur, son frère/sa sœur*.

*nwa ?ni = l'école ; fatré= la boutique - aucun déterminant dans la plupart des langues bamiléké.

Par conséquent, la suppression de l'article devant « village » et la post-position du déterminant « mon » qui devient plutôt complément du nom, sont des phénomènes résultant de l'interprétation locale de la réalité par le locuteur ; celui-ci étant prédisposé à utiliser des formes locales.

Lexicalement parlant, on assiste à l'usage des emprunts, aux calques et pérégrinismes. En effet, la langue française qui est un héritage de la colonisation est incapable de traduire ou d'exprimer les réalités camerounaises dans leur ensemble. Certaines de ces réalités lui étant totalement inconnues. C'est la raison qui amène le locuteur à emprunter les mots qui n'ont pas été prévus dans le lexique français aux langues locales, pour éviter le vide lexical. Il s'agit pour le locuteur, si l'on veut reprendre ces termes de J. TABI-MANGA (ibid., p.12), de « [...] pallier l'insuffisance du paradigme lexical français »

Nous avons noté dans nos corpus plusieurs domaines d'emprunts où le locuteur est obligé d'aller puiser dans sa langue maternelle. L'alimentation, les danses traditionnelles, l'habillement, les rites et les ethnies sont des domaines propres à la culture camerounaise où le français marque une incapacité à rendre fidèlement le concept.

Loin de vouloir nous écarter du sujet, en nous attardant sur les interférences lexicales et morphosyntaxiques, nous jugeons utile d'évoquer ces pratiques qui illustrent la culture d'un peuple et qui nous servent à comprendre le fonctionnement de la communication et l'attitude du locuteur vis-à-vis d'une langue telle le français.

Sur le plan phonétique, nous l'avons vu, certains phonèmes utilisés en français sont nouveaux pour le locuteur camerounais ayant pour langue première l'une des langues locales – c'est le cas du phonème r français. Et réciproquement, certains autres phonèmes des langues maternelles n'existent pas en français.

Face aux nouveaux phonèmes à intégrer et à acclimater dans son système phonologique, la solution qui s'offre au locuteur sera d'utiliser le phonème de sa langue maternelle le plus proche du phonème français. Ce qui explique la substitution de r par

/l/, r et l étant des liquides latérales ; c'est aussi pour la même raison que /R/ ou /B/ qui sont des uvulaires seront remplacés par /ʔ/, /k/ ou /g/.

<i>Pari</i>	→	<i>pali</i>
<i>Carine</i>	→	<i>calin</i>
<i>Ecorce</i>	→	<i>ecΦks</i>
<i>Parlementaire</i>	→	<i>paglementε :</i>
<i>Dormons</i>	→	<i>dΦ?mon</i>

Sur un autre plan, il se pose la question du choix du code linguistique. En dehors des locuteurs non alphabétisés, la plupart de nos informateurs savent différencier r d'avec l, g, k, ou ʔ. Mais le choix qu'ils portent à certaines formes plutôt qu'à d'autres serait la manifestation inconsciente ou involontaire d'une forme de défense et d'illustration de la langue maternelle dans le français.

Ces quelques exemples montrent que la langue française au Cameroun comme partout ailleurs ne peut rendre en quintessence les réalités locales. Cependant, si l'on s'accorde à dire que le locuteur camerounais puise dans sa langue maternelle pour exprimer directement ou par ricochet les réalités qui lui sont chères, c'est dire qu'il établit des codes particuliers dans la communication. Or, à côté des codes établis par le locuteur, il existe aussi des images, des présupposés ou des idées qu'il a de sa langue, de son utilité, de son avenir. Ce qui nous amène à évoquer la notion de *représentations* face à l'insécurité linguistique du locuteur.

1.3 Insécurité linguistique et système des représentations

Les diverses définitions de *l'insécurité linguistique* en font un comportement linguistique dû à un manque de confiance ou de hardiesse en soi-même. Voici ce qu'en dit Michel FRANCARD (1993, p13) :

« *L'insécurité linguistique est la manifestation d'une quête non réussie de légitimité* ».

Selon FRANCARD, les différents aspects qui caractérisent l'insécurité linguistique des francophones belges sont : la dépendance linguistique des belges vis-à-vis de la France, la dévaluation, mieux la sous-estimation que connaissent les formes linguistiques considérées comme non légitimes, la tendance à "fransquillonner", c'est-à-dire à imiter les Français, en se servant encore des formes linguistiques dévaluées, et la perception pessimiste de l'avenir du français.

Quant à Einar HAUGEN (1962), l'insécurité est le fruit d'une situation où existent simultanément diverses normes ou diverses formes d'une même langue. Pour lui, lorsqu'un locuteur est exposé à plus d'une variété de sa langue, l'intérêt qu'il accorde à la substance de cette langue est moindre.

Nous devons aussi à LABOV (ibid., p.200) une étude intéressante de la notion d'insécurité linguistique et des différents indices d'un tel état. S'attelant à l'étude de la petite bourgeoisie, il pose trois signes fondamentaux de l'insécurité linguistique :

Les fluctuations stylistiques, l'hypersensibilité à des traits stigmatisés que l'on emploie soi-même, [et] la perception erronée de son propre discours [...].

Ces trois définitions de la notion d'insécurité linguistique ont toutes pour corollaire que l'insécurité linguistique n'est perçue que dans des rapports intralinguistiques. Cependant, en ce qui concerne notre cas d'étude, il s'agit d'un phénomène né des rapports entre quatre structures divergentes – la langue française, la langue anglaise, les autres langues sud-africaines et les langues camerounaises. C'est un rapport de jugement : ce que le locuteur considère comme usage correct (jugement de normativité) et son usage personnel (auto-évaluation). C'est la raison pour laquelle nous examinerons les rapports inter et intralinguistiques à la fois.

Nous avons fait une étude de la probabilité que nos informateurs ont à se juger selon leur voix ou leur accent, en nous inspirant du modèle de Wallace LAMBERT (1960, 1966) et de LABOV (ibid.). La lecture de la phrase « *le marché de vivres frais se ferme à partir de cinq heures du soir* » par nos informateurs nous a servi de point de départ. Après enregistrement de la phrase lue par chacun de nos informateurs, nous avons identifié les différents résultats à l'insu des lecteurs, et avons bouleversé les

enregistrements, en remettant à chacun des informateurs l'enregistrement de l'autre en leur faisant croire que cela leur appartenait.

Ensuite, les informateurs devaient écouter l'enregistrement qu'ils croyaient leur appartenir, et aussi celui des autres informateurs, et choisir lequel rendait avec exactitude le phonème r. Ce qui nous a mené vers l'établissement des pratiques du locuteur d'une part, et de l'auto-évaluation linguistique d'autre part.

En considérant les *représentations* comme «*l'ensemble des images, des positions idéologiques, des croyances qu'ont les locuteurs à propos des langues en présence et des pratiques linguistiques, les leurs et celles des autres*» (CALVET, *ibid.*, p.162), nous avons établi une relation entre *pratiques, auto-évaluations et représentations* en nous basant sur les données suivantes recueillies de nos informateurs:

	Pratiques en %	Auto-évaluations en %	Représentations en %
R standard	30	85	95
Les autres formes du phonème r	70	15	5

Tableau 14: Pratiques, Auto-évaluation et Représentations.

Les résultats obtenus sont fabuleux en ce sens qu'ils nous ont permis de voir d'une part ce que disent chacun des locuteurs, et d'autre part, ce qu'ils croient dire, ce qu'ils pensent de ce qu'ils disent, ce qu'ils pensent que les autres disent et ce qu'ils pensent qu'il faut dire.

La première remarque à faire c'est que la plupart de nos informateurs ne sont pas conscients de la manière par laquelle ils produisent le phonème r. Leur attitude montre qu'ils prêtent très peu d'attention à l'articulation des sons qu'ils ne le font du message. Ce qui justifie leur incapacité à découvrir la mascarade des étiquettes faussées.

L'évaluation du locuteur par lui-même engendre quatre types de situation d'insécurité déterminants dans le processus de caractérisation de l'informateur :

- Situation 1 : *l'insécurité évaluative et représentative* où le locuteur utilise une forme précise du r (/k/ comme dans /makΦe/), affirme utiliser une autre forme (/l/ comme dans ma : Φ e), mais souhaiterait dire la forme /R/ comme dans /maRΦe/.
- Situation 2 : *l'insécurité évaluative et la sécurité représentative* où le locuteur utilise la ou les formes évoluées du phonème r, affirme avoir utilisé la forme standard, et pense que cette forme qu'il estime avoir employée est la forme qu'il faut dire.
- Situation 3 : *la sécurité évaluative et représentative* où le locuteur utilise le r standard ou les autres formes de r, est sûr de la forme qu'il a utilisée et pense que la forme qu'il a utilisée est celle qu'il faut.
- Situation 4 : *la sécurité évaluative et l'insécurité représentative* où le locuteur utilise le r standard ou les autres formes de r, est sûr de la forme qu'il a utilisée mais pense qu'il faut plutôt utiliser une autre forme.

Cette stratification des différentes situations du locuteur, inspirée du modèle du CALVET (ibid., pp.164-173), débouche sur la formation de 9 types de locuteurs :

- Le locuteur T1 qui parle la forme X, affirme parler X et pense qu'on doit parler X.
- Le locuteur T2 qui parle la forme X, affirme parler X et pense qu'on doit parler Y.
- Le locuteur T3 qui parle la forme X, affirme parler Y et pense qu'on doit parler Y.
- Le locuteur T7 qui parle la forme X, affirme parler Y et pense qu'on doit parler X.
- Le locuteur T4 qui parle la forme Y, affirme parler Y et pense qu'on doit parler Y.

- Le locuteur T5 qui parle la forme Y, affirme parler Y et pense qu'on doit parler X.
- Le locuteur T6 qui parle la forme Y, affirme parler X et pense qu'on doit parler X.
- Le locuteur T8 qui parle la forme Y, affirme parler X et pense qu'on doit parler Y.
- Le locuteur T9 qui parle la forme X ou Y, affirme parler X ou Y et pense qu'on doit parler Z.

Ce classement, distinguant entre pratiques et représentations laisse entendre que la manière de parler de tel ou tel autre locuteur, la forme légitime qu'il faut dire et la fonction identitaire des langues sont des données indissociables. C'est la raison pour laquelle nous avons calculé le taux de sécurité linguistique de nos informateurs vis-à-vis du phonème r en nous appuyant sur la méthode de CALVET (ibid., pp.169-171).

Nous avons fait le rapport du nombre d'informateurs qui disent parler X au nombre d'entre eux qui pensent qu'il faut parler X (ce que CALVET appelle *taux de sécurité statutaire*), le rapport du nombre d'informateurs qui disent parler X au nombre d'entre eux qui croient que X est caractéristique de la communauté camerounaise (*taux de sécurité identitaire*) et le rapport du nombre d'informateurs qui estiment parler de telle manière et qui pensent qu'il faut parler de telle manière (*taux de sécurité formelle*).

Plusieurs croisements se manifestent dans ce cas:

1. Le locuteur croit bien prononcer r qu'il estime être la forme légitime et la marque de sa communauté : c'est la situation de *sécurité formelle, statutaire et identitaire*.
2. Le locuteur pense que la forme utilisée dans sa communauté est prestigieuse mais croit qu'il prononce mal le r : c'est la situation de *sécurité identitaire et statutaire, insécurité formelle*.
3. Le locuteur pense qu'il prononce bien le r tel que prescrit par sa communauté mais estime cette forme non légitime : c'est la *sécurité identitaire et formelle, insécurité statutaire*.

4. Le locuteur pense qu'il prononce mal le r évolué que les autres parlent aussi et considère cette forme illégitime : c'est la situation de *sécurité identitaire, insécurité formelle et statutaire*.
5. Le locuteur est sûr de bien dire r ; il est aussi sûr du statut du r, mais la forme que la communauté emploie est différente : c'est la situation de *sécurité statutaire et formelle, insécurité identitaire*.
6. Le locuteur connaît la forme légitime, pense qu'il parle la forme non légitime qui n'est pas la caractéristique de sa communauté : c'est la *sécurité statutaire, insécurité formelle et identitaire*.
7. Le locuteur considère sa forme légitime, croit bien parler et pense que cette forme n'appartient pas à sa communauté : c'est la situation de *sécurité formelle, insécurité statutaire et identitaire*.
8. Le locuteur croit mal parler une forme non légitime et qui n'est pas caractéristique de sa communauté : c'est la situation d'*insécurité statutaire, formelle et identitaire*.

Voilà en quelque sorte l'image que le locuteur bamiléké a du r qu'il produit. Il faut encore voir les *représentations sociales* c'est-à-dire l'image que la société a de ces locuteurs.

La pièce théâtrale de Jean Miché Kankan est le reflet exact de la perception des productions linguistiques des locuteurs francophones bamiléké par la société camerounaise.

L'artiste constate que certains ressortissants de l'ouest du Cameroun ont une façon de prononcer les phonèmes français, le r en particulier, et il tire la conclusion selon laquelle tous les parlent de la même façon et que cette manière de prononcer des Bamiléké constituerait un objet de dérision pour la communauté concernée. Ce qui crée une nouvelle perception du locuteur bamiléké par la société. A la seule vue du nom bamiléké qui identifie la personne comme originaire de l'ouest- Cameroun, la société s'attendrait donc à ce que ledit bamiléké dise /makΦe/ plutôt que /maRΦe/.

D'autre part, la communauté bamiléké au Cameroun constitue une classe marginalisée de la population. Sur le plan social, la profession qui, pour le Camerounais, conviendrait au bamiléké c'est celle de commerçant. Selon l'opinion publique, le Bamiléké a l'art du commerce et est prédisposé à réussir dans des filières scientifiques et pour ainsi dire, la formation littéraire ne devrait pas être son apanage.

Les noms « bosniaque » ou « grec », pris dans leur sens péjoratif – *Bosniaque* signifie pour le Camerounais un être avare, et *grec* est pris pour commerçant astucieux et parcimonieux – et attribués aux Bamiléké, résumant l'idée que l'on se fait de cette tranche de la population.

S'attendre donc à ce que le commerçant, ou le fils du commerçant parle français « comme un blanc » ne serait qu'un leurre. Cette appréhension des choses limite la typologie du Bamiléké. Or, comme nous l'avons vu plus haut, le Bamiléké qui est né et a grandi en France ou en Afrique du Sud par exemple, est différent du Bamiléké qui est né et qui a grandi à Bagam (village de l'ouest du Cameroun), et bien plus encore de celui qui a eu comme initiateur un français est différent de celui dont l'initiateur était originaire du Nord ou de l'Ouest du Cameroun.

Certes, si le locuteur sous-évalue ou surévalue sa façon de prononcer le phonème r en se posant un idéal, plus ou moins prestigieux que la forme utilisée - que l'on devrait pratiquer- ou si encore la société sous-évalue ou surévalue les capacités de ce locuteur en le jugeant « inapte » ou « apte » à produire telle ou telle autre combinaison, cette insécurité linguistique risquerait de le contraindre à fournir consciemment ou inconsciemment des efforts pour se rapprocher de ce qu'il considère comme la forme idéale. Ce qui le mènera à l'hypercorrection.

II- HYPERCORRECTION : EFFET IMMEDIAT DE L'EVOLUTION DU PHONEME R

L'hypercorrection est le résultat d'une sous-estimation des aptitudes linguistiques d'un locuteur par rapport au modèle prestigieux qu'il admire, ou tout simplement d'un jugement dépréciatif - vis-à-vis de soi-même ou vis-à-vis

de son interlocuteur – que l'on fait des formes linguistiques en usage. C'est la conséquence de l'insécurité du locuteur qui, pour combler ses « insuffisances », procède par imitation du modèle convoité.

Faisant une analyse explicative de ce phénomène, Louis-Jean CALVET (1993, p.56) écrit :

Cette pratique peut correspondre à des stratégies différentes : faire croire que l'on domine la langue légitime ou faire oublier son origine.

Pour tenter de décrire le fonctionnement de l'hypercorrection chez les Camerounais, posons l'hypothèse suivante : le complexe d'infériorité linguistique que connaît le locuteur camerounais francophone est le résultat d'une bataille entre son inconscient et son subconscient, bataille qui aboutit à un déferlement de signes linguistiques indiquant le degré de certitude du locuteur face aux prononciations prestigieuses. Et cette tendance de sous-estimation des aptitudes linguistiques du locuteur et de convoitise d'un modèle dit de prestige qui aboutit à l'hypercorrection, est perceptible lorsque l'on passe d'une situation de discours à une autre, et varie selon les critères d'âge, de sexe et de classe sociale.

Pour vérifier cette hypothèse, nous nous sommes convenu d'exploiter les performances de nos informateurs en nous inspirant du modèle élaboré par William LABOV (ibid., pp. 138-139). Ce qui a été rendu possible par l'initiation d'interviews bien structurées intégrant la situation morale du locuteur au moment de l'enregistrement.

La première étape, portant sur l'enregistrement de locuteurs *non avertis* – l'informateur ignorant l'objet de la recherche – s'articulait selon les types de discours. Nous nous sommes arrangé à ce que les informateurs produisent des discours familiers, ou des discours surveillés, et qu'ils lisent un passage préalablement choisi, aussi bien que les paires minimales portable/potable, marché/mâcher, écorce/écosse, toquer/torcher, nourrir/nommer.

En deuxième lieu, nous leur avons signalé que l'exercice s'intéresse à leur aptitude à prononcer le r standard dans les discours et lectures.

Au terme de ce sondage, il ressort que la propension à l'hypercorrection qui se manifeste chez la plupart des informateurs s'articule selon le type de discours, ou selon les variables sexe, âge, et classe sociale.

II.1 Hypercorrection et type de discours

Nous avons fait une étude de la régularité en ce qui concerne la prononciation du phonème r chez chacun de nos informateurs selon les types de discours.

Dans le discours familier, c'est-à-dire « *tel qu'il est employé dans les situations ordinaires où le langage n'est pas un objet d'attention* » comme le définit William LABOV (ibid., p146), le locuteur juge l'environnement « non contraignant » et garde son originalité. Il ne se fie pas à ce que pense son/ses interlocuteur/s de sa façon de parler. Ainsi naît la tendance à la désinvolture langagière et au relâchement. L'hypercorrection est presque imperceptible ici, à cause de l'absence de faits de contraintes linguistiques. Le locuteur prononce r par rapport à lui-même et même parfois par rapport à celui des autres, sans pour autant exprimer le sens de l'autocritique.

Lorsque l'on passe du discours familier au discours surveillé (lectures suivies et dirigées, prise de parole en milieu éducatif, administratif, médiatique, ou mieux en situation contraignante), on constate que le locuteur fournit, au fur et à mesure qu'il parle, des efforts démesurés, parfois inconscients, pour accéder et même excéder l'usage qu'il considère prestigieux du r. Il se dit linguistiquement inférieur à son interlocuteur dont il aurait préalablement jugé l'identité, la personnalité, la profession, le rang social, les origines, le degré de culture ou d'alphabétisation.

D'une part, si le locuteur sous-estime sa façon de parler, mieux s'il marque du doute à ce qu'il émet, il va se jeter en guerre contre sa prononciation pour pouvoir surélever son niveau par rapport à celui de l'interlocuteur, et débouchera de la sorte sur un foisonnement d'*hypercorrections positives ou négatives*. Ce qui explique le dédoublement impropre de la consonne r, à l'oral comme à l'écrit, par certains de nos informateurs.

D'autre part, lorsque le locuteur est avisé de l'objet de la recherche, il se conscientise et s'applique à se rapprocher de la « norme » qu'il connaît, qu'il aurait apprise ou copiée d'ailleurs. On aboutit ici à des hypercorrections positives du locuteur, qui fait tout pour sortir du pôle négatif pour le pôle positif, c'est-à-dire pour abandonner les formes évoluées du phonème r.

II.2 Hypercorrection, âge, sexe et classe sociale

Considérons la classification suivante :

A_1 = informateurs âgés de moins de 35 ans

A_2 = informateurs âgés de plus de 35 ans

S_1 = informateurs de sexe masculin

S_2 = informateurs de sexe féminin

C_1 = informateurs de la classe inférieure

C_2 = informateurs de la classe moyenne ou supérieure

La distribution de l'hypercorrection par classe d'âge, par sexe et par classe sociale est le résultat des dissemblances linguistiques notées, d'un type de discours à l'autre, dans les attitudes des informateurs.

Dans le discours familier, on voit que les informateurs du groupe A_1 , ont tendance à supprimer les marques de leur origine. Ils croient possible de parler un français non marqué pour éviter d'être sujets de moquerie ou de discrimination. Les locuteurs ici, soucieux de l'idéal, et honteux des formes qui leur sont identitaires, se livrent à des pratiques linguistiques prestigieuses. Pour eux, il faut estomper, sinon effacer radicalement autant que faire se peut toute trace de caractérisation de leur appartenance géo-sociale.

Par conséquent, pour éviter des jugements négatifs ou des cas de marginalisation, les locuteurs du groupe A_1 , S_2 et C_1 vont se donner à l'imitation et à l'exagération des modèles préconçus, influencés dans ce cas par les modèles des

médias étrangers non acquis ou mal acquis. Ce qui n'en est pas le cas pour les informateurs du groupe A₂, S₁ et C₂ qui, en situation familière, se soucient très peu de ce qu'ils produisent phonétiquement ou dans d'autres cas, sont pour la plupart sûrs de leur statut de dominateurs et se considérant comme utilisateurs par excellence des formes prestigieuses, même s'ils ne le sont pas toujours.

Qui plus est, en situation surveillée - lectures suivies et dirigées, conversations ou discours tenus avec des personnes considérées comme dominantes, cas de locuteurs avertis – certains informateurs du groupe A₁, S₂ et C₁; contrairement à ceux du groupe A₂, S₁ et C₂ qui gardent très souvent leur originalité et qui manifestent néanmoins des efforts pour tendre vers l'idéal en cas de conscience de l'objet de notre recherche, se donnent à des exercices d'exagération où, non seulement ils troquent le discours surveillé, mais surtout, finissent par surpasser les formes mandées par les modèles.

Les vibrations assignées au phonème r seront d'autant plus fortes que l'on finira par obtenir une double consonne chez certains, et chez d'autres une amélioration de la prononciation, situation qui permet de conclure que l'informateur est bien au courant de la forme standard de prononciation du r.

La réaction contre la tendance à la vélarisation, à la diphtongaison ou à l'effacement du r entraîne donc une exagération de la distinction au sein de la nouvelle génération soucieuse, non pas toujours du modèle standard, mais de l'impression de l'interlocuteur vis-à-vis de lui.

La formule d'enregistrement des locuteurs, établie suivant leur état psychologique (locuteurs avertis et locuteurs non avertis) et les réactions divergentes du locuteur d'un état à l'autre montrent que l'on ne peut considérer l'accent comme une faute. Dans la plupart des cas, le locuteur est conscient de l'existence d'une façon prestigieuse de prononcer le phonème r. C'est pourquoi, si le discours familier fait ressortir des formes amuies, vélarisées ou diphtonguées du r, le discours surveillé ou la lecture des paires minimales n'en présente pas le plus souvent.

En dernier ressort, nous joignons Henri BOYER (ibid., p.29) qui affirme en parlant de l'hypercorrection que « *lorsque le locuteur a le sentiment d'être en situation d'infériorité linguistique face à l'autre, il réagit en surveillant son langage et en lui faisant subir des corrections par rapport à celui qui est le sien en situation familière et qu'il sait stigmatiser* ».



CONCLUSION GÉNÉRALE

L'analyse que nous venons de faire du français vu à travers les locuteurs camerounais immigrés d'Afrique du Sud ne prétend pas à l'exhaustivité. Bien que conscient de ce fait, il nous reste toutefois la satisfaction d'avoir participé à l'étude de l'évolution du phonème français, illustré par le phonème r en milieux camerounais.

En somme, au regard de ce qui précède, nous pouvons affirmer, avec Louis-Jean CALVET (ibid., p.33) que la langue est une « *pratique sociale au sein de la vie sociale, une pratique parmi d'autres, inséparable de son environnement* », qui varie d'un usager à l'autre, en fonction de son contexte d'utilisation.

La langue française, commune à toute la communauté francophone, n'est plus seulement la langue des français natifs ; elle est aussi celles des autres francophones, quelle que soit leur origine, et pour ce, devrait s'accorder aux exigences du locuteur qui la parle.

C'est dire que, compte tenu les divers phénomènes à la fois sociaux, culturels ou même économiques qui influencent l'attitude du sujet parlant vis-à-vis du français, il s'avère de plus en plus difficile de faire de prévisions linguistiques, en se fondant sur l'appartenance spatio-temporelle du locuteur, ou de se limiter uniquement à la production linguistique du locuteur pour le caractériser dans un univers géolinguistique ; la langue étant devenue *circonstancielle* et dépendant des aspirations, ou perspectives et exigences du sujet parlant.

Bien que l'évolution du phonème r au sein des locuteurs du français, Camerounais, en Afrique du Sud garde toujours quelques traces des langues locales tel qu'élaboré par Paul ZANG ZANG, il reste que l'influence de la langue anglaise, premier moyen de communication pour les étrangers en Afrique du Sud, sur la prononciation française, et l'essor des technologies de la communication, rend difficile une tentative de classification, basée sur les sons produits au parler, des locuteurs selon leur appartenance sociale et géolinguistique.

Le sujet parlant, à la quête de son identité perdue, veut se reconnaître dans le langage émis, à travers sa nouvelle culture, sa nouvelle vision du monde et bien plus encore, sa manière d'exprimer certaines réalités de la vie.

C'est la raison pour laquelle nous admettons que la référence au français normé comme instrument de communication dans un contexte africain, ou encore d'un "*français endogène*" selon les découpages phonétiques et phonologiques comme outil effectif de la communication, devrait être faite avec beaucoup de réserve, étant donné l'unicité, la singularité de chaque sujet parlant.

Cette recherche a montré la nécessité de procéder à une re-définition de la notion de phonème, étant donné les pratiques effectives du sujet parlant ; le phonème français, tel que présenté par les phonéticiens, n'étant rien d'autre qu'une structure ou prescription générale qui n'intègre pas les situations individuelles de communication.

A travers notre analyse, la tendance laisse croire que le phonème r du français de référence ne ferait partie du répertoire des locuteurs camerounais usagers des formes dites évoluées, et par ricochet des locuteurs francophones en général, que s'il est remodelé en profondeur et adapté aux structures cognitives du sujet parlant. Autrement dit, la prononciation française demeurerait une mesure d'apparat, impropre à assurer les multiples fonctions dévolues au langage au sein d'une communauté.

Nous avons noté, dans les situations formelles aussi bien qu'informelles de communication, qu'il existe des liens particuliers entre le locuteur et la langue qu'il parle. Pour satisfaire ses besoins de communication et exprimer les réalités de son identité culturelle à laquelle il accorde une importance considérable, l'usager tend à lui imprimer ses marques linguistiques personnelles. Ce qui explique l'évolution du phonème r au sein de nos informateurs et l'identification des six variables dudit phonème, répertoriées chez ces derniers.

Du point de vue normatif, le phonème r a été décrit comme une vibrante sonore, et parfois une fricative ou spirante qui comprend, selon le point d'articulation, trois (03) allophones : le /r/ apico-alvéolaire, le /R/ vélaire et le /b/ uvulaire. Ce découpage, qui illustre déjà la complexité ou mieux l'instabilité du r français, est la manifestation d'une répartition régionale qui lui est assignée, où l'on distingue tantôt le *r grasseyé* (/b/) du Midi, du *r parisien* standard (/R/) et du *r roulé* (/r/) bourguignon ou berrichon.

Du point de vue phonotaxique, nous avons vu que le phonème r est employé en *position explosive*, c'est-à-dire à l'initiale absolue, à la suite d'une consonne ou en position intervocalique, et en *position implosive*, c'est-à-dire en finale absolue de syllabe ou de mot et aux frontières des mots. Dans le premier cas, il est sujet à très peu de transformations dans le français parlé des locuteurs camerounais et tend beaucoup plus à une mutation d'allophones ou confusion consonantique. En position implosive cependant, ce phonème fait l'objet de transformations considérables, par amenuisement, coloration, ou vélarisation.

Aussi, avons-nous étudiée la place du français dans la galaxie des langues en présence au Cameroun et en Afrique du Sud et l'effet de cette position sur le phonème r. De cette analyse, il ressort que toute évolution linguistique, celle du phonème r dans le cas d'espèce, dépend des contextes situationnel, référentiel, interpersonnel ou actionnel d'utilisation, encore appelés contraintes extralinguistiques.

En nous référant à Lesley MILROY (ibid.), nous avons noté une série de normes concourant à l'interprétation de l'évolution du phonème r et partagées par nos informateurs, que nous avons regroupées en réseaux sociaux d'âge, de sexe, d'origine géographique, de climat et d'état pathologique. Les résultats obtenus de ces réseaux formés sont significatifs, en ce sens que nous avons abouti à la conclusion selon laquelle les variables du phonème r fonctionnent comme d'importants marqueurs sexuel, environnemental, climatique, pathologique et d'âge.

En plus, la différence de conception des réalités entraîne des changements de domaine et de fréquence d'emploi des différences phonétiques. En effet, pour ce qui concerne notre phonème de base r, le contact des langues et cultures crée une identification maladroite ou peu adroite d'avec les autres sons enregistrés par les informateurs.

A cet effet, l'influence de l'anglais, nouveau moyen de communication en Afrique du Sud pour les locuteurs francophones, sur le français génère une tendance à la suppression de la vibration proprement dite du r, car l'apex cesse de produire les séries

d'occlusions et d'ouvertures, laissant ainsi l'air passer par une petite ouverture qui crée un bruit de friction. Ce qui fait du r vibrant une spirante ou fricative.

Par ailleurs, les résultats de l'analyse sociolinguistique de nos informateurs et de notre corpus de travail montrent qu'il existe un mécanisme de *re-phonétisation* de la langue française au sein des locuteurs camerounais, faisant de la langue française, qui se bute au sein des locuteurs camerounais du français, à d'autres réalités sociales, linguistiques et culturelles tant au Cameroun qu'ailleurs, un fait individuel, fruit de l'analogie, la contamination, l'assimilation, la différenciation, ou encore de l'interaction avec des données physiopathologiques et psychologiques.

En somme, le r produit par les originaires de la province de l'ouest-Cameroun d'Afrique du Sud se distingue de celui des ressortissants de cette même province du Cameroun. Le point de différenciation phonétique entre ces deux collectivités pourtant d'origine commune se situe au niveau de la fréquence d'utilisation des formes dites évoluées. Contrairement à la dominante tendance à la vélarisation du r observée chez les locuteurs résidant au Cameroun, l'on note beaucoup plus des formes de diphtongaison, d'amenuisement, de *fricatisation* et de *dé-vibration* du r au sein des Camerounais d'Afrique du Sud. Cela signifie qu'

Il y'a autant de parlars différents qu'il y'a de collectivités différentes utilisant une langue [...] parler de la langue française, de la langue allemande ... c'est opérer une abstraction et une généralisation assez considérable.

Car le phonème est tributaire de l'individu ou de la société qui le prononce ; il n'existe pas en dehors du fait social.

Cependant, même si au regard de notre travail, le phonème r semble constituer, parfois, un indice d'appartenance géolinguistique, il n'en demeure pas moins vrai que l'écologie sud-africaine ou d'autres pays distincts du Cameroun sur nos informateurs a permis de limiter l'affirmation forgée par Paul ZANG ZANG et stipulant que tous les bamiléké parleraient de la même façon, les axes diachronique et synchronique parcourus par le locuteur rapprochant ou éloignant celui-ci de la norme de référence.

Nonobstant, force nous a été de relever que l'ignorance de la norme, l'insécurité linguistique, le phénomène de contre-acculturation, le système des représentations et d'hypercorrection constituent les causes de cette diversité du phonème r au sein des Camerounais. Ce qui s'accorde à Henriette WALTER (1988, p316) qui confie :

Plus ou moins consciemment, chacun d'entre nous se laisse prendre tour à tour aux fascinations de deux courants opposés : celui de la tradition, qui conduit à se mouvoir avec délices dans le carcan des règles et des interdits qu'impose le « bon usage », [...] ; et celui de la modernité, qui pousse à enfreindre les règles et à innover hors des sentiers permis.

Notre analyse a montré que les Camerounais parviennent à identifier tous les phonèmes prescrits par le français de référence et qu'ils sont conscients de l'existence d'une norme du r. Cependant, l'approche socio-écolinguistique de ce travail nous a permis de noter que la diversité linguistique connue au sein de nos informateurs est conditionnée par l'identité sociale du locuteur, l'identité sociale du destinataire et le contexte d'utilisation de la langue française.

Bien qu'il ne soit pas de notre propos d'avoir la sottise prétention de résoudre le problème que pose la norme du français – ce qui serait le rôle d'un autre livre – nous pensons simplement qu'au bout de cette analyse de l'évolution du phonème r, la langue se manifeste avant tout et surtout comme usage, usage social et usage individuel.

Il s'avère donc nécessaire de prendre en considération, en plus de la norme objective, qui est du ressort du prescrit, la norme subjective, à savoir le vécu, ici influencée par les normes endogènes ; car il existe des normes, issues de la norme du français, inhérentes et individuelles au locuteur, qui, sur le plan phonétique et phonologique, justifient l'arbitrarité et la relativité de la notion de norme. Ainsi, comme l'a dit J. TABI-MANGA (Ibid, p.17), la francophonie africaine aura

[...] maintenant le droit de faire reconnaître ses idiotismes, d'être pleinement vivante à travers la richesse de ses expressions, de contribuer à sa manière à l'enrichissement du français afin qu'apparaisse sa vérité à travers sa variété.

Cependant, l'existence de normes endogènes phonétiques et phonologiques du français à variations et variétés multiples pose inexorablement le problème de méthodologie d'enseignement de la phonétique française aux locuteurs non natifs du français. Si l'on s'accorde que l'évolution phonétique du r n'est pas un signe d'analphabétisme du sujet parlant, mais un phénomène concernant toutes les couches de la population, comme il en a été le cas dans notre cas d'étude, n'y a-t-il pas lieu de re-définir la pédagogie du français, langue étrangère, en initiant une étude taxonomique préalable des systèmes phonétiques et phonologiques des langues africaines, qui permettrait à l'homme de sciences d'augurer les changements phonétiques et de reconsidérer la question de la norme phonétique?



ANNEXES

I- ANNEXE 1

Nom de famille.....
Age.....
Sexe.....
Langue d'origine
1^{ère} langue acquise spontanément
1^{ère} langue acquise de manière programmée
2^{ème} langue acquise spontanément
2^{ème} langue acquise de manière programmée
Langue la plus sollicitée.....
Langue la moins sollicitée.....
Bilinguisme vertical
Bilinguisme horizontal.....
Lire: *l'écorce de l'arbre est un bon remède pour l'être humain*.....
.....

II- ANNEXE 2

Sexe-----
Age : 5 - 25----- 26 - 45----- 46 et plus-----
Lieu de naissance-----
Langue maternelle-----
Langue dominante -----
Langue de communication à la maison : -----
Langue de communication à l'école : -----
Langue de communication au marché : -----
Langue de communication à l'église: -----
Première langue acquise -----
Mode d'acquisition -----

Autre(s) langues-----

Mode d'acquisition -----

Séjour au Cameroun-----

Séjour en terres francophones-----

Séjour en terres anglo-saxonnes-----

Période d'apprentissage du français-----

Premier mode d'acquisition du français :

Par le biais de l'école-----

Par le biais de l'environnement-----

Fréquence d'usage du français : Régulière ----- Irrégulière -----

Locuteur natif du français-----

Profession-----

Classe sociale-----

Niveau scolaire-----

Parents : Alphabètes ----- Non alphabète -----

Fonctionnaires ----- Commerçants ----- Sans emploi -----

Climat dans lequel on a vécu dans l'enfance-----

Climat dans lequel on vit actuellement-----

Lecture : « le marché de vivres frais se ferme à partir de cinq heure du soir »

Lecture 1-----

Lecture 2-----

Lecture 3-----



BIBLIOGRAPHIE SELECTIVE

- BAKER, R. Colin – *Encyclopedia of Bilingualism and Bilingual Education*. Clevedon (Multilingual Matters), 1998 ;
- BAVOUX, Claudine, « Le problème de la normalisation d'un 'français colonial' in Jean Michel KASBARIAN et le Centre Dumarsais, *Genèse de la (des) norme(s) linguistique(s)*, Université de Provence, 1994 ;
- BOURCIEZ, Edouard et Jean - *Phonétique française. Etude historique*. Paris, Klincksieck, 1967 ;
- BOYER, Henri – Quelle(s) compétence(s) enseigner? ... *Travaux de didactique du français langue étrangère*, 22. Montpellier, 1989;
- BRIGHT, Williams – *Sociolinguistics*. Mouton, 1966 ;
- BRUNEAU, J.C. "Le Cameroun, une Afrique en miniature. Ethnie et parler commun". www.ambafrance-cm.org);
- CALLAMAND, M - *Méthodologie de l'enseignement de la prononciation*. Organisation de la matière phonique du français et correction phonétique. Paris, CLE International, 1981 ;
- CALVET, Louis-Jean - *La (socio)linguistique*. Paris, PUF (Que sais-je ?), 1993;
- CALVET, Louis-Jean – *Les Voix de la ville, introduction à la sociolinguistique urbaine*. Paris, Payot, 1994 ;
- CALVET, Louis-Jean, *Pour une écologie des langues du monde*, Paris, Plon, 1999 ;
- CARTON, François - *Introduction à la phonétique du français*. Paris, Bordas, 1974 ;
- CHOMSKY, Noam – *Le langage et la pensée*. Paris, Payot, Petite bibliothèque (1970)
- COATES, Jennifer – *Women, Men, and Language: a sociolinguistic account of sex differences in language*. New York: Longman, 1986, 5^e impression, 1988 ;
- COSTE, D. – Lecture et compétence de communication. *Le Français dans le monde*. 1977 ;

- DESIRAT, Claude et HORDE, Tristan – *La langue française au XXe siècle*. Paris, Bordas, 1988 ;
- DIEU, M. et RENAUD, P. - *L'Atlas Linguistique du Cameroun*. Paris, CERDOTOLA et Agence de Coopération Culturelle et Technique (ACCT), 1983 ;
- DOWNES, Williams – *Language and Society*. London: Fontana Paperbacks, 1984 ;
- DUBOIS, Jean et alii - *Dictionnaire de linguistique générale*. Larousse, 1994, (1973) ;
- DUMONT, Pierre – *Le français langue africaine*. Paris, l'Harmattan, 1990 ;
- Equipe IFA, *Inventaire des particularités lexicales du français en Afrique Noire*. AURELF, 1983 ;
- FRANCARD, Michel (ed.) - "L'insécurité linguistique dans les communautés francophones périphériques". *Cahiers de l'institut de linguistique de Louvain-la-Neuve*, vol.1, 1993 ;
- FREI, Henri – *La Grammaire des fautes*. Paris- Genève, 1929 ;
- GALISSON, R. et COSTE, D. - *Dictionnaire de didactique des langues*. Paris, Hachette, 1976 ;
- GUIRAUD, Pierre - « Français populaire ou français relâché », in *Le français dans le monde*, n°69, 1969 ;
- HAUGEN, Einar - "Schizoglossia and the Linguistic Norm". *Georgetown University Monographic Series on Language and Linguistics*, 15, 1962 ;
- HYMES, D. H – *Vers la compétence de communication*. Paris, Crédif-Hatier, 1984 ;
- JAKOBSON, Roman – *Langage Infantin et Aphasie*. Paris, Edition de Minuit, 1969 ;
- KWOFIE, N, Emmanuel - *La langue française en Afrique occidentale francophone*. 1977 ;
- LABOV, Williams – *Sociolinguistique*. Editions de Minuit, Paris, 1976 ;

- LAMBERT Wallace ET AL. – “Evaluation reactions to spoken language”. *Journal of Abnormal and Social Psychology*. N°60, 1960;
- LAMBERT Wallace ET AL. – “Judging personality through Speech: a French-Canadian example”, *The Journal of Communication*. N°16, 1966;
- MAKOUTA-MBOUTOU, Jean-Pierre – *Le Français en Afrique Noire*. Histoire et méthodes de l’enseignement du français en Afrique noire, Paris, Bordas, 1973 ;
- MALMBERG, Bertil – *La phonétique*. Paris, PUF (Que sais-je ?), 1960 ;
- MALMBERG, Bertil - *Manuel de Phonétique Générale*. Collection Connaissance des langues. Paris, Picard (1974) ;
- MANESSY, Gabriel et WALD, Paul – *Le français en Afrique noire, tel qu’on le dit, tel qu’on le parle*. Paris, l’Harmattan- IDERIC, 1984. ;
- MARTINET, ANDRE - *Economie des changements phonétiques*. Traité de phonologie diachronique. 3^e édition, Berne, A. Francke S.A., 1970 [1955] ;
- MARTINET, André - *Eléments de linguistique générale*. Paris, Armand Collin, 1970 ;
- MENDO, ZE, Gervais, *Une crise dans les crises : le français en Afrique noire francophone. Le cas du Cameroun*, ABC/Paris, 1990 ;
- MILROY, Lesley - *Language and Social Networks*. Oxford, Blackwell, 1980;
- PASSY, Paul - *Petite Phonétique Comparée des principales langues européenne*. Leipzig : Teubner, 1912 ;
- PASSY, Paul. - *Etude sur les changements phonétiques et leurs caractères généraux*. Thèse pour le Doctorat présentée à la Faculté des Lettres de Paris. Paris, Librairie Firmin-Didot, 1890 ;
- QUEFFELEC, Ambroise, « Le français d’Afrique : une langue polynormée ? », in *Ecritures VII*. 1997, Revue du Département de français, Faculté des Arts, Lettres et Sciences Humaines, Université de Yaoundé I ;
- REY, Alain – *La Lexicologie*. Lectures. Paris, Klincksieck, 1970 ;
- SAUSSURE (de), Ferdinand - *Cours de Linguistique générale*. Paris, Payot, 1972 (1916) ;

- TABI-MANGA, Jean - « Ecriture de l'insolite : le français au Cameroun » in *Notre librairie n°100 Littérature camerounaise : 2. Le livre dans tous ses états*. Yaoundé, Edit. Clef, Janv-Mars 1990 ;
- TESNIERE, Lucien - *Eléments de syntaxe structurale*. Paris, Klincksieck, 1988 (1959) ;
- TOUSIGNANT, C., SANKOFF, D., & SANTERRE, L. - New Results on Montreal *lrl*. In *Language Change and Variation*, Ralph W. FASOLD and Deborah SCHIFFRIN (eds.), 85-94. Amsterdam: John Benjamins. 1989 ;
- TRUDGILL, Peter - *Sociolinguistics: An Introduction*. Harmondsworth, Middlesex : Penguin. 1974 ;
- WALTER, Henriette – *Le français dans tous les sens*. Paris, Robert Laffont, 1988.
- ZANG ZANG, P, *Le processus de dialectalisation du français en Afrique : le cas du Cameroun*. Université de Yaoundé, Thèse de Doctorat 3^e Cycle, inédit, 1981 ;



AUTRES OUVRAGES CONSULTES

- BENVENISTE, Emile. – *Problème de Linguistique Générale*, I. Paris : Gallimard. 1976 ;
- BLANCHE-BENVENISTE C. et JEN-JEAN C – *Le français parlé*. Paris, Fayard, 1982 ;
- BOYER H. – *Langues en conflit*. Paris, L'Harmattan, 1991b ;
- CALVET, Louis-Jean – « Linguistique et ethnocentrisme », *Recherche, Pédagogie et Culture* 46, mars-avril, 1980 ;
- CHARMEUX E., *Le « bon » français... et les autres*. Editions Milan, 1989 ;
- DABENE L., *Langues et Migrations*. Grenoble, ELLUG, 1981 ;
- HAGEGE C. – *Le français et les siècles*. Paris, Ed. Odile Jacob, 1987 ;
- JAKOBSON R. – *Essais de linguistique générale*. Paris, Ed. de Minuit, 1963.
- *Langages*. 61. Bilinguisme et diglossie. 1981;
- *Langue française*. 16. La norme. 1972 ;
- MACKAY, William. – *Bilinguisme et Contact des Langues*. Paris : Klincksieck. - 1976 ;
- MAKOUTA M'BOUKOU, Jean-Pierre. – *Le Français en Afrique Noire*. Paris : Bordas, 1973 ;
- WEINREICH, Uriel. – *Languages in contact*. New York: Public of the linguistic circle of New York. – 1953;



TABLEAU DE LECTURE DES SIGNES
PHONETIQUES

Pour	Lire
Φ	ə, ʌ, ɔ, ɔ̃ ou ʃ
b	ʙ